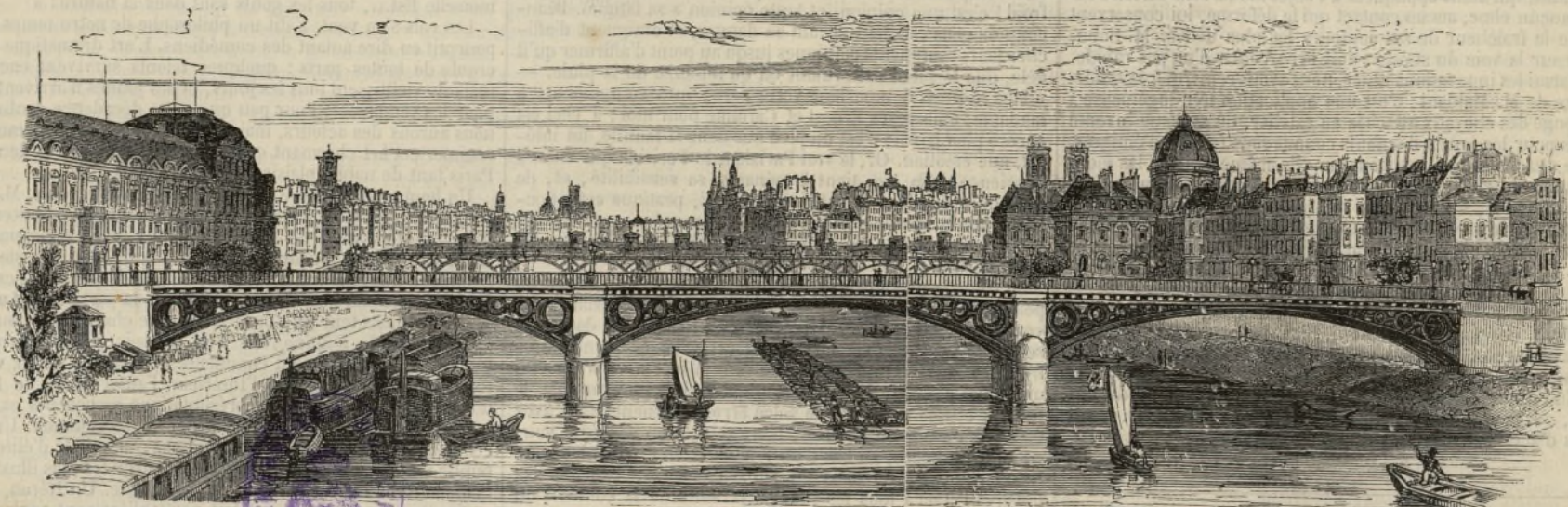


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

ÉPREUVE



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle fr., 2 fr. 75.

N° 46. VOL. I. — SAMEDI 17 JUIN 1845.
Bureaux, rue de Seine, 55.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Académie de l'Industrie. Exposition de juin 1845. *Vue de la Salle d'Exposition à l'Orangerie. — Courrier de Paris. — Mouvements religieux.* Le schisme d'Ecosse; le docteur Pusey. *Assemblée générale des ministres d'Ecosse; Portraits du docteur Chalmers et du docteur Pusey. — Les Hawaii (Sandwich). Vue de l'île Honolulu; Portraits de Timoteo Haailio et de Williams Richards. — La Cour du Grand-Duc, nouvelle, par Eugène Guinot (suite et fin), avec une gravure. — Théâtres: Le Cirque-Olympique; l'Assassin de Boyvin; Lucrèce à Poitiers; le Métier et la Quenouille; la Perle de Morlaix; les Deux Malipieri. Vue extérieure du Cirque; l'Équilibre des bouteilles et l'Équilibre des chaises, par Auriot; les Clowns anglais; Vue intérieure du Cirque. — Promenade sur les Fortifications de Paris. Huit figures; Plan général des fortifications. — Revue algérienne. Portrait de Changarnier; Vue de Collo; Prise de la Smalah; Mort de Mustapha; Cachet d'Abd-el-Kader. — Le Recrutement en France. — Annonces. — Modes. Une gravure. — Boulevard. Portrait. — Amusements des Sciences. — Rébus.*

Académie de l'Industrie.

EXPOSITION DE JUIN 1845.

Voici une sorte de préface de la grande Exposition où, l'année prochaine, l'industrie déploiera tout son luxe. Les objets de tout genre rassemblés par les membres de l'Académie de l'Industrie sont d'un très-bon augure; l'impression produite par l'ensemble est favorable; l'application des arts à l'industrie est évidemment en progrès. Dans les œuvres d'ameublement, la bizarrerie des formes et la pesanteur des ornements tendent à faire place à un système d'un meilleur goût. Ce retour vers un luxe plus gracieux est surtout remarquable dans les meubles élégants exposés par M. Hofer et dans les marqueteries de M. Vedder.

Des lits en fer, d'un joli dessin, laissent beaucoup à désirer sous le rapport des dorures et des peintures qui les décorent.

Le confortable en tout genre domine dans l'Exposition; on y voit des cuisines fort bien organisées, des foyers, devant l'un desquels tourne une dinde de carton, divers calorifères d'un dessin bien approprié. Toutefois, il nous semble que le jury aurait pu admettre avec un peu moins de profusion certains objets fort utiles sans doute, mais peu agréables à la vue et à la pensée. Par exemple, pour ne point parler d'autres choses, les cirages incomparables et les articles de coiffure nous semblent occuper dans l'orangerie un peu plus d'espace qu'il ne devrait leur en revenir, eu égard à leur importance relative; nous en dirons autant des fausses dents. Dans l'intérêt même de l'industrie, ne heurtons pas la délicatesse et la pudeur publiques: ménageons-les au contraire soigneusement. Contentons-nous d'indiquer, s'il est absolument nécessaire, par un seul modèle, caché dans l'ombre et à l'écart, ce que dans nos demeures mêmes nous souffririons d'avoir constamment sous nos yeux.

Les partisans exclusifs de l'utilité auraient tort de se récrier contre cette recommandation: les objets vraiment nécessaires sont précisément ceux qui perdent le moins à cette réserve; leur vente est beaucoup plus assurée que celle des objets de goût; d'ailleurs une exposition annuelle dans le palais des Tuileries, ne doit point ressembler au pêle-mêle d'un bazar.

Nous ne saurions passer sous silence les annonces et prospectus que chaque exposant fait distribuer aux visiteurs; c'est la partie littéraire de l'Exposition. L'une de ces annonces nous a paru trop digne d'échapper à l'oubli pour ne pas mériter une place dans nos colonnes; en voici un extrait textuel: nous ne nous permettons d'y rien changer, le public y perdrait trop.

« M. L..., coiffeur-posticheur (nous ne savons si le mot posticheur est dans le Dictionnaire de l'Académie; nous le maintenons comme digne de figurer au prochain article Néo-logisme), inventeur des demi-perruques imitant parfaitement le naturel, garantit aux dames qu'elles peuvent, avec ces demi-perruques, rester nu-tête, comme avec leurs cheveux naturels, sans qu'il soit possible de s'apercevoir du postiche. — Elles peuvent aussi se procurer dans l'établissement de nouveaux Cache-Folies, au moyen desquels elles pourront se rajeunir de beaucoup d'années, invention qui a obtenu un grand succès. »

Ceux de nos lecteurs qui nous accuseraient de charger la vérité dans une intention comique, peuvent se donner la satisfaction de lire le texte tout entier chez M. L..., rue Saint-Mar-

tin, etc.; ils doivent nous savoir d'autant plus de gré de cette indication, que M. L... a un salon musical pour la coiffure et la coupe des cheveux; on a chez lui de la musique par-dessus le marché.

Quelques objets d'art qui arrêtaient particulièrement l'attention publique n'auraient pas été déplacés à la dernière Exposition du Louvre; telles sont en particulier les diverses inventions plastiques si fort à la mode aujourd'hui. Le fond de ces inventions est toujours ce que le public connaît sous le nom de plâtre anglais; c'est du plâtre plus ou moins modifié par la gélatine ou par quelque autre composition.

Nous nous sommes arrêté avec plaisir devant les moulures diverses de M. Sohn, qui est moins un industriel qu'un artiste. Si l'on n'était prevenu d'avance qu'on a sous les yeux



(Exposition de l'Académie de l'Industrie, à l'Orangerie des Tuileries.)

de simples imitations, on croirait voir, non pas des moulures, mais les sculptures les plus délicates en marbre, en bois, en ivoire, en pierre noircie de vétusté; il est impossible de ne pas s'y méprendre; les statuettes pleines de vie et de vérité représentant les artistes célèbres, tirés de la galerie de Mu-

nich, sont du marbre véritable, du marbre antique, avec les teintes que les siècles ajoutent au blanc du marbre de Carrare ou de Paros; un beau Christ sur lequel la vue se porte tout d'abord, est de l'ivoire; ces petites figurines de rois, si riches d'admirables détails, semblent sorties des mains des

habiles et patients artistes auxquels Dieppe doit sa célébrité. A quoi tient la perfection de ces imitations diverses? D'où vient que ces camées ont toute la délicatesse, tout le fini des pierres antiques gravées avec le plus de talent? C'est là l'invention de M. Sohn. Frappé de l'imperfection de toutes ces moulures pâteuses qui ne laissent presque rien subsister du fini des détails, M. Sohn a pensé que rien n'égalait la pureté du simple moulage en plâtre liquide, et qu'il fallait s'en tenir là. Puis il a cherché et trouvé diverses compositions, également liquides, qui étant appliquées à l'objet moulé sans lui faire subir aucun choc, aucun contact qui le déforme, lui conservent toute la fraîcheur de ses contours les plus déliés. M. Sohn, déjà sur la voie du succès, doit la parcourir d'un pas rapide.

Parmi les innovations utiles, nous avons remarqué la guidelonge de M. Maldant; c'est une application très-ingénieuse à la longe des chevaux attachés au râtelier, du système inventé jadis pour les jouets d'enfants connus sous le nom d'émigrés. Une attache solide, revenant sur elle-même, suivant les mouvements du cheval, lui permet toute espèce de mouvements et d'attitudes, sans qu'il lui soit possible de s'empêtrer.

Des systèmes de pompes simples et ingénieux, et des instruments de physique d'une grande perfection, sont tout ce que l'exposition de l'Orangerie offre de digne d'attention en fait de mécanique appliquée.

Nous avons pris un instant pour du marbre, du chêne et de l'acajou, des papiers peints qui, bien que placés un peu à leur désavantage et vus sous un faux jour, font la plus complète illusion.

En somme, cette Exposition justifie l'empressement du public, et il y a lieu d'espérer qu'elle prendra d'année en année plus d'accroissement.

Courrier de Paris.

Les faiseurs de statistiques calculent, avec une science scrupuleuse, par francs et par centimes, la consommation de cet ogre insatiable qui s'appelle Paris: combien il dévore de moutons et de bœufs dans son festin annuel, combien il engloutit de beurre et de fromage, de fruits et de légumes, de poisson et de gibier, dans ses immenses entrailles; on sait, à une goutte près, ce qui se vide de bouteilles et de tonnes à cette table monstrueuse de huit à neuf cent mille couverts, où les uns mangent les gros morceaux et les autres n'ont que les miettes; mais ce qu'on n'a point calculé, ce qu'on ne saura jamais, c'est le nombre des paroles inutiles qu'on y débite et des mots vides qui s'y consomment. Si l'on voulait compter tout ce que Paris absorbe et digère de cette denrée-là, les conversations des rentiers et des vieilles filles, les discours de certains honorables, les oraisons d'Académies, les plaidoiries d'avocats, les discussions de joueurs de dominos, les consultations de médecins et les harangues de portiers, on se perdrait dans le labyrinthe de cette effrayante addition. Pythagore, Euclide, Laplace et Legendre eux-mêmes n'y suffiraient pas.

Dieu nous garde donc de nous jeter dans cet Océan de paroles sans fond! on s'y noierait. — Je fais plus: je choisis une seule phrase de ce dictionnaire banal, et je défie le plus habile teneur de livres de dire combien de fois Paris la prononce, non pas dans une année, non pas dans un mois, non pas dans une semaine, mais dans un jour; cette phrase, la voici: *Comment vous portez-vous?*

«Comment vous portez-vous?» est le mot qui court la ville sans relâche, et la possède du haut en bas; elle s'en empare au point du jour, pour ne se désister de cette domination que pendant quelques heures de la nuit, quand tout fait silence et que toute paupière est close. Allez de la barrière de l'Étoile à la Bastille, de la rue d'Enfer à Montmartre, à droite, à gauche, par ici, par là, et prêtez l'oreille: qu'entendez-vous de tous côtés? le mot, le grand mot en question: *Comment vous portez-vous?*

Ces jeunes gens qui se rencontrent, ces vieillards qui s'accostent, ces voisins qui se heurtent sur la porte ou sur l'escalier, ces coups de chapeau de passant à passant, ces signes de la main jetés au piéton du seuil des maisons, du fond des omnibus ou des calèches, du haut des balcons et des fenêtres, tout cela dit: «Comment vous portez-vous?»

«Comment vous portez-vous?» a évidemment la vogue par-dessus tous les autres points d'interrogation; nulle partie du discours ne peut lui disputer l'honneur du pas. Vous en demandez la raison? Eh! mon Dieu! la raison n'est pas difficile à deviner. Dans un monde comme Paris, où l'on se donne si souvent l'accolade sans se connaître, où l'on s'aborde à chaque instant sans savoir pourquoi, il est nécessaire d'avoir une formule toujours prête, qui vous serve de contenance et vous tire d'embarras dans ces rencontres sans cause et sans attraction. — «Comment vous portez-vous?» fait merveilleusement l'affaire. C'est l'exorde et la péroraison des gens qui n'ont rien à se dire, et voilà ce qui fait sa grande popularité; il y a à Paris des milliers d'hommes charmants et de femmes adorables qui se sourient de loin, s'approchent avec ardeur l'un de l'autre, l'une de l'autre, se pressent affectueusement la main, depuis vingt ans, et n'ont jamais échangé entre eux d'autres pensées que celle-ci: — «Comment vous portez-vous?» — Pas mal, et vous? — Puis on tourne les talons, et tout est dit.

Votre santé est au fond la chose dont ces officieux questionneurs se soucient le moins; ils vous en demandent des nouvelles à tous les coins de rues, à chaque pas, à chaque minute, dix fois par jour plutôt qu'une. Mais qu'on vous enterre demain, ils n'y prendront pas garde, votre cercueil passait-il en grande pompe devant leur porte; à moins peut-être qu'ils n'aillent au-devant du mort et ne lui disent: «Comment vous portez-vous?»

«Il fait chaud! il fait froid! il pleut! avez-vous passé une bonne nuit? Comment va l'appétit? quelle heure est-il? qu'il de nouveau? mes respects à monsieur votre père; mes compliments à madame,» ce sont là aussi des phrases en l'air fort en crédit et d'une grande ressource; elles viennent immédiatement après l'autre, mais sans l'égaliser et sans lui faire une dangereuse concurrence. «Comment vous portez-vous?» conserve et conservera toujours sa supériorité; il n'engage à rien, en effet, n'oblige à aucun effort d'esprit et garde une complète neutralité. — Il pleut! il fait chaud! il fait froid! c'est une opinion, et toute opinion a sa fatigue. Beaucoup de gens reculent devant ce danger, et craignent d'afficher leurs sentiments politiques jusqu'au point d'affirmer qu'il gèle, que le soleil est brûlant ou qu'il tombe de la pluie. — «Mes respects à monsieur votre père; mes compliments à madame; embrassez Ernest et Caroline pour moi;» ceci est encore plus hardi; c'est un pied mis dans la famille, un intérêt, une émotion. Or, le vrai Parisien, le Parisien qui entend la science de la vie, tient à ménager sa sensibilité, et, de peur de se troubler des affaires d'autrui, pratique cette doctrine, que la vie domestique doit rester murée. — «Comment vous portez-vous?» lui convient et n'altère pas l'équilibre de ses humeurs.

Je connais une autre race de questionneurs qui germe un peu partout, mais que Paris produit avec surabondance; je veux parler de ceux qui vous accostent dix fois dans une semaine, en vous demandant toujours avec le même sang-froid: «Eh bien! qu'est-ce que vous faites?» — Vous êtes un brave citoyen, fort honnêtement établi, jouissant de la parfaite estime du maire de votre arrondissement; vous avez enseigné ou pignon sur rue; hier, votre nom se faisait voir, en pleine lumière, au bas d'un feuillet en crédit, dans une revue populaire ou dans un journal célèbre; l'affiche des théâtres l'étale à tous les yeux, à la suite de la comédie ou du drame à la mode; la *Gazette des Tribunaux* le proclame chaque matin, comme un des soleils du barreau; en un mot, le monde vous tient pour un écrivain spirituel, pour un poète distingué, pour un avocat éloquent, pour un illustre artiste, qu'importe? vos gens ne vous poursuivent pas moins de la question: «Qu'est-ce que vous faites?» Il semble toujours qu'ils vous prennent pour un échappé de Bicêtre en état de vagabondage. C'est encore là une manière de parler sans rien dire; et, règle à peu près infaillible, l'espèce qui vous demande ainsi compte de ce que vous faites et de ce que vous êtes, est précisément celle qui n'est rien et qui ne fait rien. — Les uns vous le demandent comme ils vous demanderaient une prise de tabac, par désœuvrement; les autres, pour cause d'aveuglement et de surdité; ce sont des paralytiques qui ne voient rien, n'entendent rien de ce qui se passe autour d'eux; ils ne savent pas s'il fait jour en plein midi, et le canon d'Austerlitz tonne à leurs oreilles sans qu'ils s'en aperçoivent.

A propos de désœuvrement et de vagabondage, voici un trait original dont j'ai été témoin l'autre jour: Il était à peu près midi; M. B***, un de nos plus riches banquiers, traversait la place Louis XV d'un pas rapide; au moment où nous étions en face l'un de l'autre, un grand gaillard de vingt-cinq à trente ans, à la démarche assurée, aux larges épaules, vint se placer entre nous deux, et nous tendant de la main droite un vieux feutre gris délavé: «La charité, s'il vous plaît, mes bons messieurs!» dit-il. Quoique M. B*** n'ait pas la réputation d'être un saint Vincent de Paul, il portait la main à la poche de son gilet pour y chercher l'aumône, quand tout à coup avisant le mendiant, et surpris sans doute de son allure jeune et solide: «Comment, malheureux! lui cria-t-il, mendier à ton âge, avec cette santé et ces bras robustes! c'est une honte! Est-ce que tu ne ferais pas mieux de travailler, drôle? — Vraiment oui, monsieur, vous avez raison, répliqua l'effronté compère d'un ton dolent; mais, que voulez-vous, je suis si paresseux!» M. B***, qui déjà avait laissé retomber sa pièce de monnaie dans sa bourse, ne put résister à cet aveu naïf, à ce trait de haute comédie, et jeta la pâture au pauvre diable. J'imitai son exemple, non sans sourire.... Notre homme s'éloigna du pas lent et tranquille d'un rentier, et nous l'aperçûmes bientôt s'étendant tout de son long sur les dalles qui recouvrent les abords de l'obélisque de Luxor, pour y profiter d'un rayon de soleil. «A coup sûr, dis-je à M. B*** en le saluant, nous n'obtiendrons pas le prix proposé par l'Académie pour le meilleur mémoire sur la destruction de la mendicité. — Il faut bien que tout le monde vive,» me répondit M. B***, parole que je trouvai très-belle dans la bouche d'un millionnaire.

Le conseil de guerre est appelé à dénouer prochainement une curieuse aventure de Ménéchmes. Voici le sujet de cet imbroglio plutôt voisin du drame que de la comédie, attendu la gravité du dénouement qui pèsera sur l'un ou sur l'autre des deux héros:

Il y a un an à peu près qu'un soldat déserteur d'un régiment en garnison à Lyon fut condamné à cinq ans de boulet; le condamné était contumace. Quelques mois se passèrent sans que la justice pût retrouver sa trace. Enfin, un beau jour, la gendarmerie amena dans la prison militaire un homme qu'on venait d'arrêter sur la grande route et de reconnaître authentiquement pour Didier le condamné et le déserteur; Didier lui-même avouait l'identité. — En même temps, par une concurrence inouïe, on saisissait sur un autre point du royaume un autre homme, également errant sur les grands chemins, qui déclarait être le déserteur Didier, déclaration certifiée véritable par des soldats et des officiers de son régiment.

Les deux Didier allaient subir leur peine chacun de son côté, quand le bruit de ce singulier conflit vint aux oreilles des juges, qui firent surseoir à la double exécution: la justice a un Didier de trop, voilà l'embarras! Lequel est le faux Didier, lequel est le véritable?

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Le merveilleux de l'affaire, c'est que l'un dit: C'est moi! et

que l'autre dit la même chose. On comprend le Ménéchme de Regnard: il s'agit pour lui d'une jolie femme et d'une dot; mais se faire Ménéchme pour aller aux galères! mais se disputer une ressemblance dont le prix est un boulet! Ce duel passe toute imagination. Nous verrons comment l'épée du conseil de guerre tranchera ce nœud gordien. — Hier, en présence de mademoiselle Est..., jolie actrice d'un de nos théâtres de vaudeville, et très-célèbre pour la variété et l'originalité de ses affections, quelqu'un parlait de cette singulière passion des deux Didier pour les galères. «Que voulez-vous, dit mademoiselle Est..., tous les goûts sont dans la nature!»

Les rois s'en vont, a dit un philosophe de notre temps; on pourrait en dire autant des comédiens. L'art dramatique s'écroule de toutes parts: quelques talents survivent encore, mais ils vieillissent tous les jours, et les jeunes n'arrivent pas pour les remplacer. Pour peu que cette décadence continue, nous aurons des acteurs, mais plus de comédiens. Comment ranimer cet art charmant qui a jeté un si vif éclat et donné à Paris tant de nobles plaisirs?

Un homme d'un esprit délicat et d'un talent exquis, M. Auber, successeur de Chérubini à la direction du Conservatoire, a été frappé de ces symptômes de dépérissement. M. Auber doit au théâtre ses brillants succès et sa juste renommée; il est naturel qu'il s'inquiète de le sauver. C'est en quelque sorte un acte de pitié filiale de la part de M. Auber.

Comme directeur du Conservatoire, le charmant auteur de la *Muette* et du *Domino Noir* a le pouvoir de bien faire, et c'est de ce pouvoir qu'il commence à user. M. Auber vient d'obtenir du ministre de l'Intérieur l'autorisation de faire donner publiquement des représentations mensuelles par les jeunes élèves des écoles de chant et de déclamation. Un de ces exercices a eu lieu tout récemment: un public d'élite, un public amoureux de l'art y assistait, et parmi les plus illustres, mademoiselle Mars et M. Casimir Delavigne. Un Nérone, une soubrette, un valet, se sont fait particulièrement applaudir. L'Opéra et l'Opéra-Comique donnent aussi des espérances. Espérons donc! En attendant les résultats, l'utilité de ces représentations ne saurait être contestée; les élèves y trouveront une émulation qui échauffera leur zèle et déjà une récompense: ils se familiariseront de bonne heure avec le public et retireront de cette fréquentation une expérience et un tact que ne donnent pas la simple théorie et la solitude des écoles.

Accordons à cette tentative de M. Auber la louange qu'elle mérite; l'art a grand besoin, en effet, qu'on vienne à son aide. Camérani, le vieil acteur de la Comédie-Italienne, disait dans une de ces boutades qui lui étaient familières: «Le théâtre, il ira mal tant qu'il y aura des auteurs et des comédiens.» Certes, Camérani trouverait aujourd'hui que le théâtre va trop bien.

La souscription pour la Guadeloupe s'élève à 3 millions ou peu s'en faut. Ce chiffre atteste la vive pitié que la France a ressentie pour une grande infortune; mais, tout en reconnaissant cet élan de la sympathie publique, il faut avouer que l'offrande est loin encore de répondre à la puissance et à la richesse du pays qui donne et à l'immensité du désastre sous lequel gémit le pays qui reçoit. Courage donc! ouvrez vos cassettes et vos bourses. 3 millions! ce n'est qu'une goutte d'eau sur cet effroyable incendie!

Les risibles incidents se mêlent souvent aux faits les plus sérieux et aux plus respectables dévouements. Voici un trait plaisant qui contraste avec la tristesse de ce douloureux épisode du malheur de la Guadeloupe, et introduit l'élément grotesque dans ce drame fatal. — Un dentiste de Paris, M. Lémarié, a fait annoncer qu'il verserait à la caisse de souscription le produit de sa semaine de dentiste: jusqu'ici il n'y a rien à dire, et nous aimons à croire que M. Lémarié a voulu faire sincèrement une bonne action et non un prospectus. — Quelques jours après, un agent du comité de souscription générale se présenta chez M. S. de R..., un des plus riches propriétaires de la Chaussée-d'Antin et client de M. Lémarié, pour exciter son zèle et son humanité. Vous savez que M. de S. de R... ressemble, en fait de philanthropie, à ces chevaux qui ne marchent qu'autant qu'on les fouette. «Eh bien! dit notre homme à M. S. de R..., est-ce que vous ne donnerez rien pour cette pauvre Guadeloupe? — Monsieur, répondit M. S. de R... du ton piqué d'un apôtre méconnu; monsieur, je n'ai pas eu besoin d'attendre vos ordres pour cela: hier matin, je me suis fait arracher une dent!»

La police vient de mettre la main, à la barrière du Maine, sur un nid de contrebandiers. Ces honnêtes industriels avaient pratiqué, sous le mur d'enceinte, un conduit par lequel ils introduisaient dans la ville, à la barbe de l'octroi, de l'huile et du vinaigre, de quoi accommoder au rabais toutes les salades du quartier. Nos gens, pris en flagrant délit, iront s'expliquer avec M. le procureur du roi sur cette grave irrévérence commise envers sa très-rigide majesté l'impôt indirect. Soit! on a raison de saisir les conduits souterrains et les denrées de contrebande; mais comment arrive-t-il que tant d'autres industriels inondent effrontément Paris, en plein jour, de produits malfaisants et frauduleux, par les tuyaux les plus impurs de la littérature et de la politique?

En faisant des fouilles dans l'église de Saint-Denis, un ouvrier a découvert sous le maître-autel un coffre qui renfermait un cœur embaumé. Aussitôt on a convoqué le ban et l'arrière-ban des archéologues; le premier jour, ces illustres ont déclaré que c'était le cœur de saint Louis; le lendemain, ils ont déclaré le contraire. La belle chose que la science! Après tout, il y a un cœur, et c'est toujours là une bonne trouvaille. Il est à désirer qu'on fasse de temps en temps une pareille découverte: aujourd'hui, en toutes choses, c'est en effet le cœur qui nous manque.

Les marchands et revendeurs de littérature continuent à pulluler et à multiplier leur trafic. M. Alexandre Dumas est le chef et l'entrepreneur général de cette mise en boutique du style et de l'esprit; son bazar s'augmente tous les jours, et, à défaut de la qualité, se fait remarquer par la quantité de la marchandise. M. Alexandre Dumas réalise, dit-on, dans ce

métier, d'énormes bénéfices. Il est triste de voir des hommes doués de facultés incontestables s'oublier à ce point de transformer leur esprit en denrée qu'ils colportent sur l'éventaire, de marché en marché, au plus offrant et dernier enchérisseur. M. Alexandre Dumas met particulièrement dans ce commerce littéraire un courage véritablement affligeant : le croiriez-vous ? les réclames et les affiches annoncent effrontément, depuis un mois, un livre portant ce titre : *Filles, Lorettes et Courtisanes*, par M. Alexandre Dumas. — Il y a quinze jours, M. Alexandre Dumas reçut la visite d'un honnête provincial qui lui était adressé par un de ses amis. « Mademoiselle, dit poliment le Champenois à la femme de chambre qui entr'ouvrait la porte, je désirerais parler à M. Alexandre Dumas. — Monsieur n'est pas visible, répliqua vivement Marton ; il s'occupe de ses filles ! » Depuis ce jour, le provincial soutient à qui veut l'entendre, que M. Alexandre Dumas est le modèle des pères.

Mais heureusement la pudeur de l'esprit et la poésie ne meurent jamais tout entières ; il y a toujours, même dans les temps les plus corrompus, des cœurs chastes, des âmes d'élite, qui leur donnent refuge et leur servent de sanctuaire. A côté du livre de M. Dumas, voici un noble et élégant écrit qui console de ces impuretés et de ces effronteries ; l'art seul l'a inspiré, l'art pur, désintéressé, l'art qui trouve sa récompense en lui-même et dans les sympathies qu'il inspire. Ce livre, remarquable par le fond et par la forme, est un livre de poésies où le talent de l'auteur touche, en vers excellents, aux plus hautes et aux plus aimables régions de l'esprit et de la philosophie ; il a pour titre : *Etrusques*, et pour poète M. Philippe Busoni. Je suis heureux de pouvoir donner le premier, à ces charmantes poésies, ce salut d'amitié cordiale ; mais l'*Illustration* réclame sa part et y reviendra.

Locke, Fénelon, Jean-Jacques et tant d'autres éminents esprits se sont occupés de l'éducation de l'espèce humaine. Cependant il y a plus d'une lacune dans leurs livres ; en voici la preuve : « Comment va votre fils ? demandait dernièrement M. Baucher à un des illustres écuyers du Cirque-Olympique. — Eh ! pas mal ; j'en suis assez content. — Qu'en faites-vous maintenant ? — Je continue à l'élever moi-même ; je suis en train, depuis huit jours, de lui casser les reins pour achever son éducation ! » Locke, Jean-Jacques, Fénelon, ont complètement oublié ce détail : voilà comme les plus grands hommes ne songent jamais à tout !

Mouvements religieux. — Le schisme d'Ecosse. — Le docteur Pusey.

On a dit : « Une société d'athées est impossible, » et, jusqu'à ce jour, les faits n'ont point démenti cette proposition. Il faudrait tout au moins pour la réfuter une expérience de plusieurs siècles. En France, depuis la mort de Louis XIV, le sentiment religieux semble bien avoir à peu près déserté les gouvernants, politiques et autres. Mais cette chaîne d'indifférentisme, déjà d'une assez belle longueur, est loin d'avoir été sans alliage et elle n'a guère lié que les sommités. Les deux esprits d'ailleurs sont restés en présence, et il n'y a eu entre eux que des trêves bien rares. Nous voulons parler de polémiques dignes, sérieuses, sincères, que nous avons tous présentes à la mémoire ; car, de nos jours, par exemple, il ne faudrait pas s'y tromper, la querelle entre l'Université et quelques membres du clergé n'est certainement point un épisode du véritable combat ; ce n'est qu'une fausse alerte, où il semble que dans la confusion on ait changé d'armes et de bannières. La grande cause religieuse, si elle pouvait être compromise, le serait par les singuliers défenseurs qui s'imposent à elle et jettent le cri d'alarme : mieux valaient qu'ils fussent sages ennemis du dernier siècle. Telle page sublime de Rousseau a plus retenu ou gagné de fidèles au spiritualisme que toute l'éloquence de la chaire depuis Bossuet ; tandis qu'aucune des immoralités de la plus mauvaise école philosophique n'a autant précipité de victimes dans les abjections du matérialisme, que ne tendent à le faire certaines règles de conscience enseignées aujourd'hui au nom de la théologie. En effet, celui qui commence par nier l'âme n'est pas beaucoup à craindre : on sait à qui l'on a affaire, et si l'on met, par faiblesse, quelques passions à sa merci, on se garde bien de lui abandonner la direction entière de la conscience ; celui, au contraire, qui, après avoir admis l'âme en principe, se complait à y infiltrer goutte à goutte les plus sales poisons, est le prêtre du vice le plus méprisable et le plus dangereux. Un fait nous paraît évident : c'est que de tous les peuples, le nôtre est peut-être celui qui, grâce à d'éminentes et d'impérissables qualités morales, la justice, la générosité, l'esprit de dévouement, peut le plus longtemps poursuivre ses destinées, d'une marche inégale mais soutenue, sans être incessamment guidé par une foi complète et unitaire. Voyez les autres peuples : combien ne sont-ils pas plus fréquemment et plus profondément agités par les controverses ? On les croirait à tout instant prêts à recommencer les guerres de religion. Les débats du dogme s'y mêlent partout à la politique. Le despotisme russe étend sa papauté avec une rigueur qui de temps à autre fait frémir les fers de ses esclaves. La Prusse se remet à peine de ses dissensions avec Rome. La question des convents d'Argovie a divisé les cantons suisses pour longtemps et d'une manière alarmante. En Belgique, le parti catholique et le parti libéral sont en présence et se disputent en ce moment même les élections. En Irlande, le plus vigoureux élément de l'agitation est assurément le catholicisme ; et là, il est juste de le reconnaître, le rôle du catholicisme est aussi grand qu'il l'a jamais été : il défend la liberté et le peuple, il lutte pour l'infortune contre l'oppression ; aussi

a-t-il toutes les sympathies de cette France que l'on calomnie avec une animosité si aveugle, et que l'on veut si ridiculement effrayer en brandissant contre elle des foudres de sacristie. En Ecosse, un schisme vient de se déclarer, et il a pour chef l'un des prédicateurs les plus éloquents du siècle, le docteur Chalmers. En Angleterre même, il y a des semences de discorde : un théologien d'une science consommée, le docteur Pusey, semble y vouloir fonder une hérésie. Les événements d'Ecosse et d'Angleterre sont les plus récents et les moins connus ; ce sont par conséquent ceux dont nous devons particulièrement entretenir nos lecteurs.

L'ÉGLISE D'ÉCOSSE ; SA SÉPARATION DE L'ÉTAT.

On se rappelle la part active de l'Église d'Ecosse dans les troubles qui ont amené la première chute de la famille des Stuarts en 1640. Organisée républicainement sous l'influence des doctrines de Calvin, elle s'établit indépendante de l'autorité séculière, et se maintint en opposition avec la couronne durant toute la restauration. A l'avènement de Guillaume d'Orange sur le trône d'Angleterre, l'Ecosse, en reconnaissant la souveraineté du prince d'Orange, stipula expressément l'existence de son Église comme Église nationale, et depuis cette époque tous les souverains de la Grande-Bretagne, en montant sur le trône, prêtent le serment de maintenir l'Église presbytérienne dans tous ses droits, privilèges et immunités.

En vertu de cette stipulation formelle, l'Église était indépendante du pouvoir temporel, et la nomination des pasteurs appartenait aux congrégations. Cependant, peu à peu le pouvoir temporel gagna du terrain, et une loi de la reine Anne rendit à l'État et aux propriétaires le droit de présenter les ministres aux charges vacantes. L'Église subit cette réaction ; elle conserva néanmoins de nombreuses garanties. Le ministre présenté par l'État ou par un propriétaire était soumis à un examen et à une enquête touchant son instruction et ses mœurs, et n'était admis qu'après cette épreuve. Jusqu'à ces dernières années ce patronage fut exercé assez paisiblement. Mais l'Église presbytérienne n'avait point renoncé à l'espoir de ressaisir son ancienne suprématie exclusive.

En 1854 l'assemblée générale des ministres de l'Église presbytérienne qui se réunit chaque année, et dont les membres

sont élus par tous les pasteurs, passa un acte connu sous le nom de *veto act*, en vertu duquel les presbytères, ou cours inférieures ecclésiastiques, devaient, avant de prononcer sur la capacité d'un ministre présenté par un patron, le soumettre à l'élection de tous les chefs de famille de la paroisse. Le veto de ce jury était absolu. C'était, comme on voit, mettre le droit de patronage de l'État et des propriétaires à la merci de l'élection populaire. Les tribunaux civils de l'Ecosse refusèrent de reconnaître la légalité de cette résolution. La question fut portée devant le tribunal suprême, et la Chambre des Lords, qui se prononça pour les cours civiles contre les cours ecclésiastiques. Les pasteurs nommés par les patrons et confirmés par la Chambre des Lords, furent à leur tour suspendus de leurs fonctions par l'assemblée générale de l'Église, et ce fut ainsi que s'établit la lutte.

On espérait un accommodement. Mais enfin le parti qui revendiquait la suprématie de la juridiction ecclésiastique déclara que, si la Chambre des Lords maintenait comme une loi générale la décision qu'elle avait portée dans ce conflit à l'avantage de la juridiction civile, il se séparerait de l'État, renoncerait à tous ses bénéfices et demanderait au zèle volontaire de ses coreligionnaires les secours qu'il ne pouvait plus accepter des patrons. Tel était l'état des choses au moment de l'ouverture de l'assemblée générale de l'Église d'Ecosse.

Le jeudi 18 mai 1845, l'assemblée générale se réunit, suivant l'usage, à Edinburgh, dans l'église Saint-André. Le marquis de Bute, comme lord commissaire de la reine, assistait à la réunion. Aussitôt après la prière, le docteur Welsh, qui était le modérateur en fonctions, au lieu de continuer régulièrement la séance, donna lecture d'une protestation portant que, vu l'agression faite par le gouvernement et la législation sur les droits et la constitution de l'Église, il ne pouvait considérer l'assemblée comme légitimement constituée, et engageait tous les membres de l'assemblée, qui étaient disposés à maintenir intacte la confession de foi de l'Église d'Ecosse, à former immédiatement une assemblée séparée, pour délibérer, selon les règles de l'Église de leurs pères, sur les affaires de la maison du Christ.

Après avoir déposé sa protestation, il sortit de l'église suivi par le célèbre docteur Chalmers et les autres membres de l'assemblée qui adhéraient à la protestation, au nombre de cent soixante-neuf. A la porte de l'église, ils furent rejoints par environ trois cents ministres qui n'étaient pas membres de l'assemblée, mais qui avaient signé la protestation, et ils traversèrent, quatre de front et se tenant par



(Assemblée générale des Ministres de l'Église d'Ecosse, le 18 mai 1845, dans l'église Saint-André, à Edinburgh.)

le bras, dans le plus grand ordre, toutes les rues d'Edinburgh jusqu'au lieu qu'ils avaient choisi d'avance pour leurs délibérations, au milieu du peuple les saluant avec enthousiasme. Le docteur Welsh ouvrit la séance par une prière, et on procéda à l'élection d'un modérateur. Le docteur Welsh prit alors la parole et dit : « Que tous les yeux de l'assemblée, de toute l'Église, de tout le royaume, étaient fixés sur un homme dont le nom seul était un panégyrique. » L'assemblée tout entière l'interrompit en nommant le docteur Chalmers, au milieu d'applaudissements prolongés. Le docteur Chalmers ainsi élu modérateur par acclamation, comme dans les premiers temps de l'Église, adressa à l'assemblée une courte exhortation, et l'assemblée s'ajourna au lendemain.

Si un homme était digne, en effet, d'être mis à la tête de cette scission, et capable par son autorité, ses talents, son noble caractère, sa prudence, de la conduire dans les voies de la sagesse, c'était assurément le docteur Chalmers. De-

puis trente ans le docteur Chalmers jouit de l'estime de tous les gens de bien et de l'admiration la moins incontestée. Pendant un grand nombre d'années il a officié à Kilmory. C'est là que sa réputation d'orateur a commencé, elle s'est répandue dans tout le royaume, et sa place a été bientôt marquée à Edinburgh. Sur les instances de ses coreligionnaires, il est venu souvent se faire entendre à Londres, et quoique son accent écossais soit d'un effet peu agréable pour un auditoire anglais, il a produit une très-grande impression sur des assemblées très-nombreuses. Il a écrit plusieurs ouvrages très-estimés. Il habite un élégant « cottage » dans l'île de Burnt, près d'Edinburgh.

C'est ainsi que s'est accomplie la scission de l'Église presbytérienne, la fille de Know et l'héritière légitime de Calvin. Quoi qu'il advienne, et quelque opinion qu'on puisse avoir, comme membre d'une communion différente, de l'Église presbytérienne, il est impossible de refuser sa sincère admiration à cet acte d'hommes élevés par le rang et les honneurs, et

lustres par la science, par les lettres et par leur vie, qui se dépouillent de tous les biens et de tous les avantages temporels pour se confier à la foi de leurs frères.

L'appui de leurs coreligionnaires ne leur a pas fait défaut.



(Le docteur Chalmers.)

Cette scission a excité dans l'Ecosse entière un intérêt profond qui ne fait que s'accroître; la foule se presse dans les églises presbytériennes libres; l'enceinte de la réunion de l'assemblée ne peut suffire à l'affluence des fidèles, et des prédicateurs prêchent au peuple en plein air. Les souscriptions abondent pour l'entretien de l'Eglise libre. Les familles les plus considérables et les plus vénérées d'Ecosse s'honorent de s'inscrire en tête des listes. Huit jours après la scission, les souscriptions dépassaient cinq millions de francs, et plus de la moitié des ministres de l'Eglise d'Ecosse avaient adhéré à la protestation.

Le cabinet a annoncé dans le Parlement qu'il allait présenter un projet de loi destiné à opérer une réconciliation. Il est douteux que les deux partis se fassent assez de concessions réciproques pour arriver à ce résultat. Cependant les chefs des protestants déclarent qu'ils sont prêts à faire les premiers pas. Ils n'ont pas voulu, comme on l'a cru un peu légèrement, en se séparant, repousser le principe de l'union de l'Eglise et de l'Etat. Le docteur Chalmers a énergiquement protesté contre cette interprétation de leur conduite, qui supposerait qu'ils désirent mettre l'Eglise nationale d'Ecosse dans la même condition que les sectes dissidentes, et le discours qu'il a prononcé au moment de son installation aux fonctions de modérateur, a laissé entendre que les protestants ne se refuseraient pas à un accommodement raisonnable et qui pût se concilier avec les principes de la scission; mais lui sera-t-il possible d'arrêter ce mouvement essentiellement démocratique? On peut en douter.

LE DOCTEUR PUSEY.



Le 14 mai dernier, le docteur Pusey a professé, dans la chaire de la cathédrale de Christ Church, à Oxford, des principes qui ont paru au vice-chancelier d'Oxford entachés de

papisme. En conséquence, la prédication vient d'être interdite au docteur Pusey pendant deux ans; mais le docteur proteste et soutient qu'il n'a jamais rien dit qui fût contraire à la doctrine de l'Eglise anglicane. Il se déclare prêt à se justifier dans une discussion publique, si l'on veut spécifier les propositions de son sermon que l'on a jugées à tort répréhensibles. Prudemment le vice-chancelier maintient l'interdiction et garde le silence. On craint, probablement avec raison, que la publicité ne tourne à l'avantage de cette hérésie naissante; on veut l'étouffer dans le silence. Le docteur Pusey a un grand nombre de disciples. La vénération qu'il leur a inspirée tient du fanatisme. Une foule d'étudiants et d'habitants d'Oxford le suivent dans les rues. Un journal anglais rapporte que les dames se pressent à leurs croisées pour chercher à l'entrevoir et se disputent l'honneur de toucher sa robe lorsqu'il est dehors.

Sur quels points essentiels de doctrine le docteur Pusey est-il en dissentiment avec ses supérieurs? c'est ce qu'on ne pourrait juger qu'à la lecture du texte de son sermon. Mais si le docteur ne peut plus parler, il écrira, et nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Quant à présent, nous ne saurions mieux faire que de donner quelque idée de sa personne.

La famille du docteur Edward Bouverie-Pusey est l'une des plus anciennes d'Angleterre; elle s'était illustrée même avant la conquête romaine. Elle est en possession, depuis le règne

de Canut le Grand, du manoir de Pusey, près Farringdon, dans le Berkshire. Le propriétaire actuel de ce manoir siège à la Chambre des Communes.

En 1828, au retour d'un voyage en Allemagne, le docteur Pusey a publié un livre religieux qui fit alors une grande sensation et qui était, au point de vue anglican, d'une parfaite orthodoxie. Il y défendait énergiquement ce grand principe du protestantisme, que « les saintes Ecritures sont les seules sources certaines d'autorité que doivent reconnaître les chrétiens. » Aujourd'hui ses opinions paraissent considérablement modifiées.

Le savoir profond et incontesté du docteur Pusey n'est pas écrit sur sa physionomie. L'étude, les veilles, le jeûne, les pratiques d'une dévotion exaltée, l'ont pâli, amaigri et voûté. On le croirait arrivé à la vieillesse, quoiqu'il soit encore dans l'âge mûr. A le voir marcher dans les rues d'Oxford, lentement, les yeux fixés sur la terre, le menton appuyé sur la poitrine, étique, chancelant, on ne peut s'empêcher d'être pris de tristesse et de pitié; mais une fois monté dans la chaire, il relève la tête, ses traits s'illuminent, ses yeux brillent, l'enthousiasme donne à sa voix une force qu'elle n'a pas ordinairement et une chaleur qui se communique à son auditoire. Il a les qualités les plus importantes d'un chef de secte: la conviction, la vigueur d'esprit, l'éloquence et l'austérité des mœurs. Il est probable que l'Europe entendra parler de lui.

Iles Hawaii (Sandwich).

DÉPUTATION AU ROI DES FRANÇAIS.



(Vue de l'île d'Honolulu, dans l'archipel hawaïen.)

Les journaux ont publié une protestation des deux envoyés du roi des îles Sandwich (Hawaii) contre la prétendue prise de possession de ces îles au nom de l'Angleterre; l'Illustration offre aujourd'hui à ses lecteurs les portraits de ces deux envoyés et une vue de Honolulu.

Elle y joint quelques détails dus à l'obligeance de M. Abel Hugo, qui, par ses fréquentes et journalières relations avec MM. Haalilio et Richards, est mieux à portée qu'aucun autre de bien connaître ce qui a trait à l'état moderne des îles Hawaii.

L'archipel des îles Hawaii, auquel l'illustre navigateur qui y trouva une mort si cruelle a donné le nom de Sandwich, a été découvert en 1542 par Gaetano. Ce capitaine espagnol, croyant que cet archipel formait deux groupes, les nomma *islas de los Reyes* et *islas de los Jardines* (îles des Rois et îles des Jardins). On les oublia pendant plus de deux siècles; Cook les reconnut de nouveau en janvier 1778; mais, pressé par le dessein d'aller visiter la côte nord-ouest de l'Amérique, il ne s'y arrêta que quatre jours; il y revint au mois de janvier 1779, et son séjour y avait duré près d'un mois lorsqu'au moment de son départ les naturels, à la suite d'une rixe survenue avec ses matelots, enlevèrent une chaloupe. Alors, pour se la faire restituer, Cook descendit à terre avec quelques soldats dans le but de s'emparer du roi Tarai-Opou et des principaux chefs qu'il destinait à servir d'otages jusqu'à la restitution. En emmenant ses prisonniers vers le rivage, la petite troupe anglaise fut attaquée par les Hawaïens, et Cook tomba mort, frappé simultanément d'un coup de poignard (*pahoa*) dans le dos et d'un coup de lance dans le ventre. Ses soldats furent en partie massacrés; quatre hommes seulement plus ou moins blessés parvinrent à regagner les navires. Le cadavre de Cook devint la pâture des chefs et des prêtres hawaïens; ses ossements seuls et quelques lambeaux de sa chair furent rendus aux Anglais, lorsque la paix fut rétablie.

L'archipel hawaïen s'étend du 19° au 23° de latitude nord, et du 137° au 159° de longitude ouest. Il est situé au milieu de l'Océan Pacifique, à peu près à une égale distance de

l'Amérique et de l'Asie. Il se compose de onze îles dont la plus grande est Hawaii (*Owihée* de Cook); puis viennent, suivant l'ordre de leur étendue, *Mawi*, *Sahou*, *Morokai*, *Ranai* et *Kahoulawe*; les autres ne méritent aucune mention.

Hawaii, plus grande à elle seule que toutes les autres îles réunies, a 85 milles de long sur 66 milles de large; elle renferme un volcan en activité, *Kirau-Ea*, et une montagne en forme de pic, *Mouna-Roa*, qui n'a pas moins de 4,838 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle se divise en sept districts: *Hamahaoua*, *Hiro*, *Pouna*, *Kaou*, *Kona*, *Ouaimea* et *Kohala*; elle n'est pas peuplée autant que son étendue pourrait le faire supposer: on n'y compte que 50,000 habitants.

La population totale des îles hawaïennes est évaluée, par les missionnaires protestants, à 110,000 habitants, parmi lesquels se trouvaient, à la fin de 1842, plus de 10,000 catholiques tous dévoués à la France.

Des lois sévères, qui ont parfois servi de prétexte aux persécutions contre les catholiques, défendent toute manifestation de l'ancienne idolâtrie. Le reste de la population pratique donc le culte protestant; elle a été convertie par les missionnaires méthodistes américains qui, en vingt-deux ans, sont parvenus à civiliser les îles Hawaii.

Mawi, où réside M. William Richards, a pour port principal Lahaina.

Mais après Hawaii l'île la plus importante en richesse et en population est Oahou, dont la ville principale est Honolulu. Oahou est la résidence habituelle du roi Kamehameha III. C'est là que résident aussi les consuls français, anglais et américain. Honolulu, ville aujourd'hui assez régulièrement tracée, est défendue par un fort armé de 32 canons; on y trouve un des palais du roi, une église catholique et plusieurs temples protestants.

Le nom d'îles des Jardins, donné à l'archipel des îles Hawaii lors de la première découverte, indique assez quelle y est la richesse de la végétation. Les plantes usuelles indigènes sont l'*arum esculentum*, la patate douce, la canne à sucre, l'arbre à pain, le cocotier, le bananier, le fraisier et le framboisier. Outre les plantes potagères d'Europe (telles que choux, ca-

M. Baltard, architecte de l'Ecole. De nombreuses critiques, à notre avis fort justes, ont été faites de ce travail. La statue de Minerve, appliquée à la clef de voûte, est du plus mauvais effet; les médaillons de Bertholet, de Lagrange, de Monge, de Laplace, de Fourcroy, ont été confiés à des mains inhabiles.

La rentrée a eu lieu, cette année, le mercredi 15 novembre; et la nouvelle promotion, composée de 166 élèves, est l'une des plus nombreuses qu'on ait vues depuis longtemps. C'est un grand jour pour tous ces jeunes gens studieux, qui ont eu besoin de tant de courage et de tant de persévérance pour arriver à ce point qui doit leur procurer une position honorable dans le monde, et qui leur donne le titre d'élève de l'Ecole Polytechnique dont ils s'honoreront toute leur vie.

Parmi ces 166, il en est 24 au moins qui sont sans doute animés d'une joie plus vive. La fortune ne les a pas fait naître dans des familles en état de leur ouvrir une carrière; ils ont su, par leur intelligence et leurs travaux, se conquérir les faveurs du gouvernement, qui leur a concédé des bourses ou des demi-bourses dont il dispose. De ces concessions gratuites, huit sont distribuées par le ministre de l'intérieur, quatre par le ministre de la marine, et douze par le ministre de la guerre. Honneur au grand peuple qui sait ainsi encourager le mérite dès la jeunesse! honneur surtout à ces enfants studieux qui attirent sur eux la faveur publique! Nul ne peut obtenir une place gratuite ou demi-gratuite s'il ne fait partie des deux premiers tiers de la liste générale d'admission. Tous les gouvernements, depuis la fondation de l'Ecole, l'ont couverte d'une protection plus ou moins éclairée, mais toujours puissante. Le peuple la protège à sa manière, en témoignant aux élèves son admiration et ses sympathies. L'infortuné duc d'Orléans, qui avait suivi les cours en qualité de stante (externe), aimait l'Ecole et payait même chaque année la pension de quelques élèves pauvres.

Les élèves ne manquent jamais de placer leur carrière sous la protection d'une charité mutuelle; des fonds sont faits par les élèves pour acquitter la pension de quelques camarades pauvres que leur mérite a fait admettre, mais que le peu de fortune de leurs familles empêcherait de rester à l'Ecole. Les élèves ne connaissent pas leurs pensionnaires; c'est un secret entre eux-ci et deux caissiers choisis parmi eux dans la masse. Le secret est toujours fidèlement gardé. Il est arrivé dans ces derniers temps qu'un officier, adopté ainsi par ses camarades, a économisé sur ses très-faibles appointements pendant douze ou quinze années, la somme qu'on avait dépensée pour lui, et l'a remise aux deux caissiers sans se faire connaître, pour qu'elle servît à la pension d'un élève comme lui sans fortune. C'est une imitation de la fameuse pièce d'or de Franklin, qui mérite de trouver à son tour des imitateurs.

Avec quel saisissement et quel noble orgueil les élèves se présentent pour la première fois à l'Ecole! C'est là ce qu'ils ont sous les yeux depuis leur enfance; c'est là ce qui leur a donné le courage nécessaire pour vaincre les énormes difficultés d'études longues et sérieuses. En parcourant le programme d'admission, on s'étonne que des jeunes gens puissent se livrer à des travaux si graves et si divers; et ce qui rehausse l'honneur du succès, c'est qu'on voit, par la liste des concurrents, que deux sur trois succombent dans des examens de jour en jour plus difficiles.

Il n'est pas besoin de dire que la direction des études et les cours de l'Ecole Polytechnique ont toujours été confiés à l'élite des savants. Il suffira de nommer, parmi ceux qui ne sont plus, les Monge, les Lagrange, les Fourcroy, les Laplace, les Malus, les Prony, les Poisson, les Ampère, les Bertholet, les Petit, les Dulong, les Regnaud, les Andrieux, etc.

Les professeurs actuels sont dignes de leurs devanciers, dont ils ont été les plus brillants élèves.



(Porte de l'Ecole Polytechnique.)

De vastes amphithéâtres, de beaux laboratoires, des ca-



(Cour intérieure de l'Ecole Polytechnique.)

binets curieux, une riche bibliothèque, fournissent aux jeunes gens tous les moyens de s'instruire, et d'habiles répé-



(Salle de Dessin, à l'Ecole Polytechnique.)

teurs servent d'utiles intermédiaires entre les laborieux élèves et leurs savants professeurs.

On ne dessine à l'Ecole que le soir. La salle, qui faisait partie d'une ancienne chapelle, et dont nous donnons un

croquis, est parfaitement disposée pour dessiner à la lumière

Une des préoccupations des élèves qui entrent est celle du triple uniforme, si élégant et si populaire. On ne se sent véritablement élève que quand on a ceint l'épée et porté le petit chapeau historique. C'est comme la consécration extérieure, et il semble bien naturel que la brillante jeunesse de l'Ecole s'y montre sensible et soit fière d'un costume qu'ont revêtu tant d'hommes illustres, et qui s'est fait honorablement remarquer dans plusieurs circonstances glorieuses, notamment en 1814, à l'affaire de la barrière du Trône, et en 1850, aux journées de Juillet.

Aussitôt que l'uniforme est prêt, et cela n'arrive jamais assez vite au gré des nouveaux, une revue solennelle dans la grande cour de l'Ecole est passée par le général, accompagné de son état-major. La même revue se renouvelle de temps en temps dans le cours de l'année. C'est, avec l'uniforme, et, en quelques cas fort rares, les honneurs de l'Abbaye, à peu près tout ce qui reste de militaire dans cette Ecole, qui a eu longtemps des exercices, des fusils et même des pièces de canon.

Il existe néanmoins encore des grades parmi les élèves. Ces grades s'obtiennent selon le rang de chacun : les deux premiers de chaque promotion sont sergents-majors, les douze qui suivent, sergents. Il peut y en avoir un nombre plus considérable quand les salles sont plus nombreuses. Les sergents-majors et sergents portent des signes distinctifs analogues à ceux du même grade dans l'armée. Ces sous-officiers sont les intermédiaires naturels entre l'autorité et les élèves. Ils perdent leur grade s'ils perdent leur rang dans la promotion. Cette mentent l'émulation, et tourne au profit des études.

Il en est de même de ce qui se passe à la sortie : les premiers choisissent dans toutes les places mises à la disposition de l'Ecole. Les carrières préférées changent et varient selon les temps. Sous l'Empire, les élèves choisissaient les

carrières militaires préférablement aux carrières civiles; aujourd'hui c'est le contraire. Voici, en général, l'ordre des choix qu'on remarque actuellement : mines, Ponts et Chaussées, constructions maritimes, état-major, génie militaire, artillerie, marine, artillerie de marine, tabacs. Cet ordre est parfois interverti; mais c'est une exception à la règle, qu'il faut attribuer à des convenances personnelles ou à des goûts particuliers.

Il est deux catégories d'élèves malheureux dont nous devons dire quelques mots : 1^o ceux qui, sortis dans les derniers rangs et trouvant toutes les positions prises, n'emportent de l'Ecole que le titre honorable d'élève et un utile brevet de capacité; 2^o ceux qui, sans une excuse suffisante, comme

maladies, etc., n'ayant pas satisfait aux exigences des examens de fin de première année et de sortie, ne sont jugés dignes ni du titre d'élève, ni du brevet de capacité. Le nom pittoresque que l'Ecole donne à ces derniers, et qui leur reste, est celui de *fruits secs*.

Il y aurait peut-être un curieux chapitre à faire sur la vie intime des élèves, sur leur esprit, leurs jeux caractéristiques, les absorptions fréquentes, les rares bascules, la fête du jour de l'an, où les nouveaux cessent d'être conscrits et ne sont pas encore anciens, la position de problèmes insolubles, le bal des fruits secs avant les derniers examens, etc., etc. Mais ce n'est point par ce petit côté de la vie des élèves de l'Ecole qu'il faut les juger, pas plus qu'on ne juge les artistes par les plaisanteries de l'atelier. L'étude constante, la discipline sévère, le travail assidu, la dignité personnelle, la conduite régulière, voilà le bon, le grand côté de la vie des élèves. C'est par là qu'ils arrivent, en cultivant leur intelligence, en se formant aux solides vertus sociales, à soutenir dignement la réputation de cette brillante et féconde Ecole Polytechnique que l'Empereur, dans son style énergique, nommait sa *Poule aux œufs d'or*.

Révolutions du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, t. Ier, pages 557 et 405; sur Bustamante, t. II, pages 81 et 125; suite et fin.—V. page 226.)

D. LUCAS ALAMAN.

Alaman entra au ministère des relations extérieures avec l'idée fortement arrêtée de faire marcher de pair la réforme politique et financière; l'exécution de la seconde devait lui fournir les moyens d'opérer la première, et, pour y parvenir, il ne s'agissait que d'appeler aux emplois les hommes les plus probes. Telle était la corruption apparente, qu'il semblait impossible de pouvoir les trouver. S'il n'en trouva pas en effet un nombre suffisant en qui la capacité se joignît à la probité, il sut du moins, en utilisant ceux qu'il rencontra, réprimer les concussions des employés qu'il maintint. Par ce moyen, la contrebande fut comprimée, le trésor vit ses coffres se remplir du produit des droits qui, avant lui, ne servaient qu'à enrichir les administrateurs des douanes; et les troupes, bien payées, bien habillées, purent devenir un appui pour le gouvernement. Les dépenses ne dépassant plus les recettes, l'économie présida aux dépenses du trésor, confié au ministre Mangino; en un mot, sous l'administration d'Alaman, le Mexique se vit organisé en véritable gouvernement, et ce fut la première fois depuis l'Indépendance.



(Dom Lucas Alaman.)

Le brigandage des grandes routes, du moins entre Vera-Cruz et Mexico, subit le même sort que la contrebande. Des détachements de cavalerie vinrent occuper les principaux repaires; quelques voleurs signalés par leurs exploits furent étraillés (*garrotados*) ou fusillés; les autres suspendirent aux murs de leur maison leur carabine et leur lacet jusqu'à des temps plus prospères, tandis que la contrebande, traquée à Vera-Cruz, s'allait réfugier à Tuxpam. Les voyageurs purent circuler sans crainte que quelque rencontre fâcheuse ajoutât une croix de plus aux croix de meurtres des chemins, et les douaniers préposés au déchargement des navires s'armèrent, bien à contre-cœur, d'une incorruptible sévérité.

Des perturbateurs politiques restaient encore à châtier, et, dans leur état permanent de récidive, leur châtement ne devait être rien moins que la mort. Malheureusement pour la tranquillité future du Mexique, un homme de cabinet avait à lutter contre des généraux; il est vrai que cet homme avait pour lui l'argent nécessaire pour les atteindre partout où leur cri de guerre retentissait. Santa-Anna était en tête; mais, à cette époque, sa vie inactive dans son *hacienda de Manga de Clavo* fut son salut, car l'œil d'Alaman était ouvert sur lui, prêt à faire un signe pour le faire arrêter. Les plages brûlantes de l'Océan Pacifique furent, comme on l'a vu, d'un faible secours pour Guerrero, qu'on fusillait à *Puerto-Escudido* en 1851; Codallos et Victoria partagèrent le même sort sans que le premier pût être sauvé par son frère, alors gouverneur de Mexico, et sans que la qualité de frère de l'ancien président de la république, D. Guadalupe Victoria, pût servir de sauvegarde au second. A propos de Guerrero et de Picaluga, qui le vendit, nous devons rectifier ici une inexactitude dont nous avons été involontairement coupables. Des renseignements authentiques nous apprennent d'abord que la somme qui lui fut comptée, inscrite de la main même d'Alaman sur les registres de la trésorerie, fut de deux cent mille francs, et en second lieu que Picaluga n'est point mort. On le raya de la liste des citoyens génois, et après s'être fait renégat de sa religion, comme il l'avait été de son honneur, il alla porter son infamie au service de Mahomet. Tels étaient les importants changements qui avaient eu lieu au Mexique dans le cours des années 1850 et 1851.

De ce moment commença pour ce pays une ère nouvelle. Jusqu'alors il n'était arrivé qu'au second degré de civilisa-

tion, c'est-à-dire que ses ressources ne consistaient que dans l'agriculture et la vente des bestiaux. Alaman voulut mettre le peuple qu'il gouvernait au niveau des peuples d'Europe, en le faisant manufacturier, industriel. L'industrie ne fleurit qu'au sein de la paix, et la paix était faite. Cette grande question si nécessaire à la prospérité nationale avait été appréciée et mûrement pesée par Alaman.

La nature, qui s'est complu à doter le Mexique de trois climats différents, brûlant, tiède et froid (par comparaison), qui a donné aux terres de ces trois latitudes une fertilité inépuisable, un ciel toujours pur, des chaînes de montagnes du haut desquelles les eaux pluviales font rouler l'or dans les plaines, où l'argent est plus commun que la houille; la nature, qui a circonscrit entre deux océans son immense territoire, qui l'a rendu propre à toutes les cultures, a oublié de lui donner des fleuves navigables. Elle a aussi tellement accidenté le sol qu'on ne peut prévoir comment les chemins de fer pourront le traverser; en un mot, le Mexique est privé des voies de communications naturelles qui ont été données comme compensations aux pays moins favorisés. La question industrielle est donc pour lui plus vitale encore que pour tout autre, puisqu'il ne peut exporter ses matières premières jusqu'au littoral de ses deux mers.

Sur la demande du président du conseil Alaman, pour encourager les essais d'industrie, une partie des fonds provenant des droits de douanes fut appliquée sous le nom de banque de secours (*banco de avio*) à des prêts aux diverses industries du coton, du fer, de la soie, de la laine et du papier. Une autre partie de ces fonds était destinée également à l'achat en Europe des machines nécessaires qu'il livrait gratis aux manufacturiers. Ce fut à cette époque qu'il en vint quelques-uns de France, qu'Alaman accueillit comme les autres, et mieux que n'auraient pu le faire supposer son antipathie pour nous et la froideur avec laquelle il accueillait notre révolution de Juillet, son parti représentant l'aristocratie au Mexique. Cependant, comme il n'avait en vue que le bien de son pays, il ne fut pas exclusif, ainsi que nous l'avons déjà dit. L'industrie allait donc prendre son essor, la paix était rétablie, les arsenaux étaient garnis de munitions, les droits de douanes régulièrement perçus, les chemins réparés, entretenus, purgés des bandes qui les infestaient; un seul homme encore debout menaçait de jeter au milieu de ce calme général une épée toujours au service de ses caprices, et au moment même où les mesures allaient être prises pour faire expier à Santa-Anna ses perturbations passées, la révolution de Vera-Cruz (V. Santa-Anna) éclata; celui-ci s'empara des fonds que la sage prévoyance d'Alaman avait amassés à Vera-Cruz (2,500,000 f.) et qui malheureusement servirent à renverser l'homme le plus nécessaire à la prospérité du Mexique, en élevant celui qui fut toujours le plus acharné à sa ruine.

Dans la lutte qui s'engagea entre le général Santa-Anna et le gouvernement, et dont on a vu le résultat, en janvier 1852, ce fut en vain qu'Alaman donna aux généraux qu'il employa les instructions les plus précises, de l'argent, des troupes aguerries, leur impéritie fit échouer tous les plans qu'il avait tracés dans la méditation du cabinet. Le ministre de la guerre, le général Facio, ne fut pas plus heureux; Alaman ne put monter à cheval pour réparer leurs fautes, et après la capitulation faite par Bustamante, il disparut subitement de la scène politique, sans que personne pût savoir où il s'était réfugié, ni quel mystérieux asile le mettait à l'abri de l'animadversion du parti victorieux.

Quinze mois après, pendant la présidence de Santa-Anna, qui n'ignorait cependant pas les projets avortés d'Alaman à son égard, celui-ci reparut dans Mexico aussi inopinément qu'il l'avait quitté. Tout ce qu'on put savoir, c'est que, craignant pour sa vie, à tort ou à raison, il avait été s'enfermer dans un couvent qui lui avait prêté l'ombre et le silence de son cloître. Ce fut dans cette retraite inaccessible qu'il laissa s'amortir le ressentiment des passions politiques, et le secret fut si bien gardé qu'on ignore encore aujourd'hui le couvent qui lui servit d'asile. Isolé complètement des affaires publiques jusqu'en 1857, il recommença à y prendre part quand Bustamante devint président pour la seconde fois. Nous devons dire ici que Alaman obtint dans cette élection le plus de voix après Bustamante, et qu'il ne s'en fallut que de peu qu'il ne fût nommé président lui-même. Son habileté ordinaire sut du reste, dans le partage de l'autorité, lui réserver la plus large part, et l'on peut citer comme modèle du genre la position suprême qu'il eut le talent de se créer.

La constitution centrale, dite constitution de Tagle, du nom du sénateur qui en avait proposé le plan, avait créé, comme troisième pouvoir, un conseil du gouvernement (*consejo de gobierno*), et lui avait assigné de singulières attributions. Ce conseil avait, entre autres droits, celui de donner son opinion sur toutes les lois proposées par les Chambres avant que le président n'y donnât sa sanction pour les décréter. Il avait encore la faculté d'examiner les lois, soit qu'elles fussent discutées et adoptées par les Chambres, soit qu'elles fussent présentées aux Chambres par le président ou ses ministres, et de prendre comme eux l'initiative en cas de besoin. Ses discussions, en outre, étaient secrètes, et rien ne transpirait au dehors de ce qui s'y était passé. La présidence de ce Conseil d'Etat fut offerte à Alaman, qui trouva ce poste trop en évidence encore, et qui fit nommer le général Moran à sa place, en se réservant pour lui la vice-présidence. Il fut président de fait, et par l'influence qu'il avait sur le général, et par la mauvaise santé de ce dernier, qui lui permettait rarement d'assister aux délibérations. Il résulta donc de tout ceci qu'Alaman, qui se rappelait encore avec effroi l'insomnie de ses nuits et l'agitation de ses jours quand il était ministre responsable, se trouvait sans responsabilité aucune par le secret des discussions, libre de prendre telle mesure qui lui plairait, et investi d'une autorité plus influente dans le gouvernement que les ministres eux-mêmes, qui avaient tout le dégoût, toute la responsabilité des affaires. Ce coup d'éclat fut la fin de la carrière politique d'Alaman, qui se vit encore, en 1840, ar-

raché par les turbulences de Santa-Anna à la position élevée qu'il occupait, la constitution ayant été anéantie, et le *consejo de gobierno* naturellement dissous lors de l'abdication du président Bustamante.

Lorsque Santa-Anna reconquit pour la seconde fois l'autorité suprême dans Mexico, encore encombré des débris de quelques-uns de ses plus beaux monuments, les bons citoyens durent se voiler le visage; Bustamante s'en vint demander à l'Italie déchu des consolations au malheur de son pays, Alaman ne put se dissimuler que de bien longtemps il ne devait plus y jouer de rôle public, et il résolut de réaliser par lui-même l'idée de la grande création industrielle qu'il avait cherché à encourager par le *banco de avio*. Il établit donc à Orizava, ville de l'Etat de Vera-Cruz, un immense atelier de filature et de tissage de coton. Cet établissement, situé dans un pays délicieux et fertile, le plus avancé dans la culture de la matière première qu'on voulait utiliser, put, au bout de quelque temps, par l'élégance de sa construction, par le luxe de ses machines, par l'importance de ses produits, rivaliser avec les fabriques les plus remarquables d'Europe. Cette nouvelle industrie, créée à grands frais, avait malheureusement pour rivale, presque vis-à-vis de son berceau, à une distance qu'une goëlette bonne voilière peut franchir en deux jours, à la Nouvelle-Orléans en un mot, une industrie semblable, mais forte, mais puissante, et qui, par le travail des esclaves, l'ancienneté de ses ateliers, pouvait livrer ses produits à un prix infiniment plus bas. Le petit port de Tuxpam, alternativement fermé et réouvert, dans lequel la contrebande, expulsée de Vera-Cruz par Alaman, s'était à diverses reprises réfugiée, offrait, par sa position, un excitant irrésistible au désir d'importer au Mexique ces produits des Etats-Unis, les toiles de coton, unique vêtement du peuple mexicain. Ce n'était pas assez pour protéger les premiers pas de l'industrie cotonnière à Orizava d'avoir prohibé l'importation de ses produits, le gouvernement devait encore établir sur toute la côte du golfe une ligne formidable de douaniers. Il n'en fut rien. Le gouvernement de Santa-Anna, semblable au prodigieux et au dissipateur qui a dilapidé un riche héritage, ou semblable encore au riche malaisé qui contracte des emprunts onéreux, fruits de son désordre, tolérait encore parfois le commerce interlope, selon les offres qui lui étaient faites. Tuxpam alors, comme un volcan mal éteint, vomissait sur le littoral des milliers de ballots de *mantas*, que des muletiers apostés enlevaient pendant la nuit, tandis que les goëlettes qui les avaient apportées ne paraissaient déjà plus à l'horizon que comme une bande d'oiseaux qui s'envolent.

Le résultat de cette tolérance coupable fut de placer, tant à Mexico qu'à Orizava et partout, les industriels découragés dans une situation désastreuse; la filature d'Orizava fut la première à ressentir les cruels effets de cette concurrence des Etats-Unis, et cette société, dont Alaman était le chef, fut obligée de suspendre le paiement de nombreux effets mis en circulation pour effectuer les capitaux nécessaires à son exploitation. Cette somme s'élevait à 1,200,000 piastres, soit 7,000,000 de francs. La faillite d'Alaman jeta la consternation dans le commerce mexicain, et les journaux d'Europe s'en préoccupèrent en lui donnant le nom du Cockerill américain. Il supporta cette position fâcheuse avec un sang-froid et une indifférence qui furent loin de lui faire honneur dans l'esprit public. Les arrangements furent désastreux pour les créanciers, et la cession de ses biens une fois faite, Alaman ne s'occupa plus de cette affaire.

Il n'est plus aujourd'hui que simple administrateur des biens du duc de Monteleone. Santa-Anna, qui, comme nous l'avons dit, n'ignore pas qu'Alaman l'eût fait fusiller sans pitié s'il avait pu mettre la main sur lui aux jours de sa puissance, n'a gardé, avec sa bénignité accoutumée, aucun ressentiment de ses terribles intentions; il le consulte même souvent, et il n'y aurait rien de bien étonnant à ce que, par ses conseils, il ait procédé aux incroyables mesures fiscales qu'il vient de prendre, et qui sont le prélude d'une expulsion générale des étrangers, des Français surtout.

En terminant, disons qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'homme dont nous avons esquissé la vie à grands traits, des talents politiques de premier ordre, une capacité d'homme d'Etat peu ordinaire, une incroyable activité au travail. On doit regretter pour lui que la nature ne l'ait pas jeté dans un moule plus héroïque, ou qu'elle ne l'ait pas fait naître au moins dans une société plus civilisée, où la force du corps ne fasse pas pour ainsi dire tout le mérite; il aurait pu, au besoin, exécuter, les armes à la main, ses savantes combinaisons de cabinet, et le Mexique n'en serait pas aujourd'hui réduit à l'état de caducité précoce où il est tombé. Au reste, le principal défaut du parti qu'Alaman représentait a été de n'avoir pu trouver un général capable de commander avec fruit les forces militaires mises à sa disposition, et cette pénurie d'hommes de guerre a été bien fatale au pays. La politique d'Alaman ne s'est jamais distinguée par sa droiture, et l'on ne peut manquer, en comparant avec sa conduite dans les affaires commerciales, de faire la réflexion que l'improbité politique marche plus souvent qu'on ne pense de front avec l'improbité privée.

L'Horloge qui chante.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

Le pauvre Daniel s'en revenait d'un pied leste et le cœur content; un mois auparavant on l'avait vu partir du logis tout habillé de ses horloges en bois, qu'il portait, par-devant et par-derrière, sur la poitrine et sur les épaules. Ainsi chargé, Daniel avait parcouru l'Etat de l'Ohio tout entier, et il n'était

si mince bourgade qui n'eût entendu sa petite chanson accoutumée, qu'il chantait d'une voix claire et joyeuse :

« Cuckoo! cuckoo! Voici les horloges, les bonnes horloges, qui ne s'arrêtent ni le jour ni la nuit, et qui chantent mieux que le coucou dans les bois! Cuckoo! cuckoo! »

La tournée de Daniel avait été heureuse : il s'était défait à bon compte de toutes ses horloges, et un riche presbytérien lui avait acheté le grand cadran à rayons d'or que, depuis trois ans, il portait tout resplendissant au milieu de sa poitrine, sans avoir pu trouver encore à qui le vendre.

Au détour de la route parurent, entre les arbres, les premières maisons de la ville de Cléland ; Daniel fit une halte, secoua la poussière de ses souliers, rajusta sa pauvre toilette, et reprit ensuite son chemin d'un pas moins pressé qu'auparavant. A mesure qu'il avançait dans la ville, sa marche se ralentissait encore, et au lieu d'aller le front haut, comme tout à l'heure, il tenait le nez baissé vers la terre ; enfin, il arriva sur la grande place, toute bordée de chênes verts. La nuit commençait à tomber ; déjà les boutiques étaient éclairées, et, entre toutes ces lumières, brillaient par excellence les quinquets de maître Saunders, l'horloger, qui tenait boutique au *char d'Apollon*. Daniel, retenant son haleine, étouffant le bruit de ses pas, s'avança vers ce beau magasin, le plus riche sans contredit de tout Cléland, et vint coller sa figure aux carreaux de l'une des fenêtres.

Maître Saunders était vastement assis dans son grand fauteuil de cuir noir, les mains croisées sur son large abdomen ; doucement absorbé dans la tranquille affaire de sa digestion, il tenait ses regards fixés, tout droit devant lui, sur une grande pendule de bois, qui ornait le fond de sa boutique, et servait de régulatrice à toutes les montres de Cléland. Saunders vénérât sa vieille pendule comme la plus belle pièce d'horlogerie qui fût sortie de ses savantes mains ; c'était pour lui une occupation toute paternelle que de suivre de l'œil l'admirable marche des deux aiguilles dorées, et vous l'auriez vu alors imprimer machinalement à sa tête grise un petit battement régulier, correspondant à celui du balancier de la pendule. — Assise à côté de l'horloger, sa fille Louise filait au rouet ; elle courbait la tête d'un air pensif, et les boucles de ses cheveux blonds couvraient presque entièrement ses joues vermeilles.

Daniel demeurait toujours immobile aux carreaux. Enfin la jeune fille leva la tête, et, ses yeux rencontrant ceux de Daniel, qui étaient fixés sur elle, Louise fit un petit cri étouffé : « Daniel ! » En même temps une vive rougeur vint colorer son visage. « Déjà, s'écria maître Saunders, en se levant ; déjà de retour, le nez bleu ! » (Il n'appelait jamais autrement son apprenti, à cause qu'il était originaire de la Nouvelle-Ecosse ; et, comme on sait, les habitants de ce pays ont été surnommés *les nez bleus* par leurs voisins de l'Union). Daniel avait ouvert la porte de la boutique et était entré. « Quoi ! toutes vendues ? fit maître Saunders avec un gros rire, en retournant brusquement Daniel par devant et par derrière ; toutes... jusqu'au soleil ! (c'était le cadran à rayons d'or). — Dieu a béni mon voyage, » répondit Daniel, qui était pieux ; en même temps il tira de sa blouse une grosse sacoche toute ronde d'écus, et la déposa sur le comptoir. Les yeux de l'horloger pétillèrent, et prenant la sacoche d'une main, il tendit l'autre à Daniel, lui disant : « Touche là, mon garçon ; tu es un brave nez bleu ! » Cependant Louise, qui avait vu de grosses gouttes de sueur rouler sur le front hâlé de Daniel, courait dans l'arrière-boutique, et déjà revenait avec un grand verre tout plein de *mint-julip* (eau de menthe), la boisson favorite des Américains. Elle posa sans rien dire le verre sur le comptoir, tout près de Daniel, dont les yeux ne perdaient pas un seul de ses mouvements. L'horloger avait déjà saisi la plume ; il dressait ses comptes ; Louise s'était remise à son rouet, et, avec un doux sourire, elle faisait signe à Daniel de prendre le verre qu'elle avait placé près de lui ; mais Daniel, tout en répondant aux questions multipliées de son maître, ne songeait qu'à regarder Louise qui lui souriait.

En cet instant entra avec fracas dans la boutique Samuel Saunders, le fils du maître ; il venait du club, où il s'était si chaudement disputé que la sueur ruisselait encore sur son front. Il entra sans saluer ni son père ni sa sœur, sans dire un mot à Daniel, saisit le verre que Louise avait posé sur le comptoir, l'avalait d'un trait, et monta en sifflant à sa chambre. Samuel était un mauvais garçon, qui méprisait son père et l'horlogerie ; il n'avait jamais voulu rien apprendre, si ce n'est quelques lambeaux de discours des orateurs nationaux, qu'à peine âgé de dix ans, il déclamaient avec fureur dans son école. Une partie de ses journées se passait à parler, ou plutôt à crier dans les clubs et les *remuements de piété* (assemblées religieuses) ; le reste de son temps était employé à fumer, à boire ou à jouer. Son père l'avait plusieurs fois menacé de le chasser de chez lui et de le déshériter ; mais Samuel n'en continuait pas moins son train de vie accoutumé ; et naguère encore il venait de combler la mesure, en abandonnant publiquement la communion de son père, qui était universitaire, pour entrer dans la secte remuante des *korkornaites*. Le seul sentiment noble qui fût dans son cœur, c'était le patriotisme, mais le patriotisme tel qu'on l'inspire aux enfants des écoles américaines, c'est-à-dire une jalousie nationale, plus amère et plus hautaine encore que celle des Anglais ; et sans cesse, dans ses discours, Samuel avait à la bouche les phrases vaniteuses qui remplissent les romans et les poèmes de son pays ; par exemple : « Les Etats-Unis sont le plus beau pays du monde... Nous perfectionnons, nous ! nous avons perfectionné la nature humaine... L'Américain des Etats-Unis a du fond, de la vitesse, de l'apparence ; vif comme le renard, souple comme l'anguille, fin comme la belette, il éclipse la création, il vaut l'argent monnayé ; » et mille autres glorioles semblables. — Samuel détestait l'apprenti de son père, parce qu'il était un nez bleu, et que les nez bleus n'étaient pas des hommes à ses yeux ; il frémissait de rage en voyant s'asseoir à la table de citoyens libres cet esclave échappé des fers de la Nouvelle-Ecosse, et il ne lui épargnait ni les mauvais traitements ni les injures. Daniel supportait tout cela avec dou-

ceur, et, rendant le bien pour le mal, il joignait toujours ses prières à celles de Louise, pour apaiser la colère de maître Saunders, sans cesse excitée par l'ivrognerie, la paresse et le libertinage de son mauvais fils.

Quand les comptes eurent été réglés, maître Saunders renferma son argent d'un air satisfait ; et, témoignant à Daniel un intérêt inaccoutumé, il l'engagea à aller prendre le repos dont il devait avoir grand besoin, et lui souhaita le bonsoir d'une façon presque affectueuse.

Daniel éprouva un vif sentiment de bonheur en revoyant sa petite chambre à rideaux blancs. Pendant son absence, une main amie avait arrosé soir et matin les rosiers qui fleurissaient sur sa fenêtre, et soigneusement garni de mouton frais et de massépain la cage du petit chardonneret rouge et noir. Daniel courut ouvrir la croisée, qui donnait sur le beau lac Erie, et, comme déjà la lune s'élevait, il entendit, sur un des peupliers de la rive, chanter le rossignol. Son émotion fut si vive qu'il chancela et fut obligé de s'asseoir.

Daniel et Louise s'aimaient depuis longtemps ; mais Daniel ne possédait rien au monde, et il n'osait découvrir au maître l'amour qu'il avait pour sa fille. Tout le jour, les deux amants pouvaient à peine se voir et se parler ; mais dès que le soir était venu, Daniel ouvrait sa croisée, et toujours, à la même heure, Louise ouvrait aussi la sienne, pour respirer la fraîcheur du lac. Les deux fenêtres se touchaient presque. Longtemps Daniel n'avait osé adresser la parole à sa voisine ; mais enfin un rossignol vint, l'été, s'établir sur l'un des peupliers de la rive, et comme il chantait le soir, à l'heure même où les deux amants se mettaient à leurs fenêtres, la conversation s'engagea en écoutant et en louant le merveilleux chanteur. Peu à peu étaient ensuite venues les confidences, les demi-aveux, puis les projets d'avenir, et Louise avait en cachette brodé pour Daniel une jolie bourse verte où tous deux ils mettaient leurs petites économies, destinées, dans leur pensée, aux premiers frais de leur ménage futur.

Cependant les jours et les mois s'étaient écoulés sans que Daniel osât faire à son maître la solennelle demande. La haine que Samuel lui portait, et plus encore l'abord dur et sévère du maître, intimidaient ses meilleures résolutions. Louise devenait triste et pensive, et souvent ses yeux étaient pleins de larmes qu'elle essayait à la dérober, mais que Daniel voyait bien. Par bonheur vint à passer dans la ville un horloger ambulant, qui portait sur son dos des horloges à musique. Des horloges à musique ! Avait-on ouï jamais parler à Cléland d'un pareil prodige ? Quel soufflet sur la joue des pauvres coucous de bois, qui n'avaient dans le gosier que deux tristes notes, toujours les mêmes ! M. Saunders se piquait d'avoir plus qu'aucun homme vivant reculé les limites de l'horlogerie ; aussi refusa-t-il d'abord de croire à ces nouvelles merveilles de l'art ; mais il entendit de ses oreilles chanter les heures de l'étranger ; et alors, animé d'un beau zèle, il prit ses outils, s'enferma dans sa chambre, tailla, coupa, fabriqua rouages et mécaniques ; mais il eut beau faire, ses horloges à musique chantaient tout au plus comme un tournebroche. Il en fut malade de dépit, et déclara à qui voulait l'entendre que l'étranger qu'on avait vu était tout au moins un sorcier.

Daniel eut une idée audacieuse, et le soir, à la fenêtre, il confia son projet à Louise, qui l'approuva de tout son cœur. Le rossignol leur avait si souvent et si bien chanté sa chanson, que tous les deux la savaient par cœur d'un bout à l'autre. Daniel disait même à Louise que, pendant son travail ou ses voyages, dès qu'il venait à penser à elle, aussitôt la chanson du rossignol retentissait doucement au fond de son cœur. Daniel, bon ouvrier en horlogerie, entreprit donc de mettre cette bonne petite chanson dans une horloge. « Maître Saunders, disait-il, est trop bon horloger pour me rien refuser, si je puis réaliser le chef-d'œuvre. » Aussitôt Daniel se mit à l'ouvrage ; mais il s'aperçut bientôt qu'une connaissance précieuse lui manquait : il ne savait pas la musique ; Louise ne la savait pas davantage. Que faire ? Après maintes délibérations, il fut résolu entre les deux amants que Daniel, lors de sa prochaine tournée, pousserait jusqu'à Louisville, et irait s'adresser à M. Clarke, le plus fameux organiste de tout l'Ohio, grand musicien, s'il fallait en croire la renommée, et passé maître dans son art.

Le soir donc de son retour, le pauvre Daniel était accoudé sur sa fenêtre, à peine remis de la vive émotion que lui avait fait éprouver la chanson du rossignol ami ; il attendait Louise, et, cependant, s'attendrissait à regarder le beau lac enveloppé dans les sombres clartés de la nuit. — Enfin la fenêtre voisine s'ouvrit. « Eh bien ? » demanda Louise avec anxiété. — Elle tendait à Daniel sa petite main blanche ; et lui, pour la baiser, avançant tout son corps en dehors de la fenêtre, au risque de se précipiter. « Eh bien ! Daniel... reprit Louise, M. Clarke ?... — Je l'ai vu, je l'ai vu ! Louise, que Dieu m'assiste, et l'horloge chantera. » Louise fit un cri de joie, et voulut que Daniel lui racontât en détail sa fameuse entrevue avec l'organiste. « Figurez-vous, Louise, un grand homme sec et jaune, enveloppé dans une robe de chambre à ramages rouges, avec de grandes mains blanches et des manchettes de dentelle. J'avancé ou plutôt je demeurais sur le seuil, tournant mon bonnet entre mes mains et me confondant en saluts. « Que voulez-vous de moi, mon garçon ? » me dit M. Clarke avec bonté. Je m'enhardis, et j'entraî tout à fait. Il me fit asseoir et me renouvela sa question obligeante. Alors je pensai à vous, Louise, et je pris mon courage à deux mains. « Monsieur, lui dis-je effrontément, je voudrais faire une horloge qui chantât le même air que le rossignol. » Il sourit, et je baissai le nez en rougissant. Mais M. Clarke est un très-brave homme qui ne voudrait faire de peine à personne, et, me voyant ainsi confus, il me demanda doucement qui m'avait mis en tête cette idée. Je n'hésitai pas, et lui contai toute notre histoire. Il paraît que mon récit l'intéressa, car il me serra la main à plusieurs reprises, me disant : « Continuez, mon ami, continuez ; je n'aime rien tant au monde que les bons cœurs. » Ah ! Louise, s'il vous connaissait ! — Après ? dit Louise. — Quand j'eus achevé de

conter, M. Clarke secoua la tête : « Mon pauvre Daniel, me dit-il, sais-tu bien ce que tu as entrepris ? Tu ne te doutes « vraiment pas de ce que c'est que le chant du rossignol ; les « plus grands musiciens ont pu à peine le noter. Crois-moi, « choisis plutôt tel autre oiseau que tu voudras, la fauvette, « le pinson. » Mais moi, je ne voulais pas démordre du rossignol, parce que c'est celui-là que vous aimez le mieux. « J'y mettrai dix ans, s'il le faut, répondis-je à M. Clarke ; Louise m'attendra bien... Dites-moi seulement de quelle manière il faut que je m'y prenne. » Alors M. Clarke me conduisit dans son cabinet de travail, ouvrit ses gros livres, et me lut tout ce que les savants ont écrit sur le chant du rossignol. L'un d'eux a compté dans ce chant vingt-quatre couplets différents, sans parler des variations (1). — Ah mon Dieu ! s'écria Louise. — Ce n'est rien encore, reprit Daniel : un autre savant a remarqué que le rossignol se servait de seize entrées et conclusions différentes, pendant que les notes intermédiaires étaient variées à l'infini (2). — Daniel, dit Louise, il faut choisir un autre oiseau. — Oh ! non, répondit Daniel, maintenant je suis sûr de celui-là. Ecoutez encore. M. Clarke se mit à me chanter lui-même le chant du rossignol, et vraiment, Louise, en toute autre occasion, il m'eût donné grande envie de rire. Voici comme il chantait... N'allez pas vous moquer au moins de ce bon M. Clarke.

Tioù, tioù, tioù, tioù.

Zo zo zo zo zo zo zo zo zo zo zo zo zo zo zirrhading.

He ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze zehodgehoi.

Hi gai gai gai gai gai gai gai gai gai couior dzio dzio pi (3).

« Voyez si j'ai bonne mémoire. Oh ! jamais ces notes-là ne me sortiront de la tête. — Après m'avoir lu toutes ces belles choses et bien d'autres encore, M. Clarke me mena chez un ouvrier habile à faire des instruments de musique, et tous les deux employèrent la journée à me montrer comment on s'y prenait pour tendre les cordes, faire les soufflets, accorder les notes, etc., etc. Je demeurai ainsi trois jours en apprentissage à Louisville, et comme, grâce à Dieu, je ne suis pas maladroit de mes mains, j'eus bientôt réussi, avec l'aide de M. Clarke et de son ouvrier, à faire une sorte de petite serinette qui chantait tant bien que mal : tioù, tioù, tioù, et le reste. Maintenant il faut que je transporte le mécanisme dans une horloge. M. Clarke m'a embrassé en partant, et m'a remis un papier tout plein de notes de musique et de recommandations mécaniques ; de plus, il veut bien que je lui écrive quand je serai embarrassé. — Je commence demain la machine. »

Louise fit un grand soupir. « Daniel ! si vous n'alliez pas réussir ! — Bon, je recommencerai ; j'écrirai à M. Clarke ; et puis n'ai-je pas sur le peuplier le meilleur de tous les modèles, un plus grand musicien que M. Clarke lui-même ? C'est à lui que je m'adresserai de préférence quand je serai embarrassé... Ah ! par exemple, je dois vous prévenir, Louise, que cela nous ruinera. Il y a des cordes d'argent, des roues d'argent, que sais-je ! J'avais grand'peur que M. Clarke ne voulût des roues en or. — Ah ! dit Louise, que le bon Dieu est donc riche, lui qui a fait tant de rossignols ! » Puis elle courut à son tiroir, y prit la petite bourse verte et la donna à Daniel en lui disant : « Bonsoir, Daniel ; je vais prier Dieu pour que le rossignol ne quitte pas notre peuplier. »

Dès le lendemain, comme il l'avait dit, Daniel entreprit son chef-d'œuvre ; il était tout plein d'ardeur et sentait croître son courage à mesure que l'exécution de l'horloge lui révélait de plus grandes difficultés. Plus d'une fois il défit ce qu'il avait fait, plus d'une fois il détruisit en un instant le travail de plusieurs jours ou plutôt de plusieurs nuits ; car, durant la journée, Daniel avait peu de moments à lui. Le vieux Saunders, comme il arrive souvent aux horlogers, était atteint d'une maladie d'yeux qui l'empêchait de travailler, et il se reposait sur son apprenti de tous les fins ouvrages d'horlogerie. Pendant le jour, Daniel travaillait donc pour son maître, et il ne s'épargnait guère, suivant sa coutume. La vue de Louise, silencieusement assise au fond de la boutique, enchantait d'ailleurs son travail, quoiqu'elle lui rappelât aussi l'œuvre inachevée d'où dépendait le bonheur de toute leur vie, et lui fit regretter peut-être chaque moment perdu à une besogne étrangère. Daniel n'osait guère regarder Louise, car le vieux Saunders, inoccupé et plus chagrin chaque jour, demeurait là et lui reprochait tous les instants où il prenait haleine. Par bonheur Louise trouvait toujours moyen, en allant et venant de côté et d'autre, de s'approcher de l'établi de Daniel, et alors elle fredonnait le plus bas qu'elle pouvait :

Tioù, tioù, tioù, tioù,

ou bien :

Hi gai gai gai gai gai gai gai gai gai couior dzio dzio pi,

et Daniel oubliait toutes ses peines. — Un jour le maître entendit le refrain de sa fille, et il lui dit d'un ton dur et presque colère : « Quelle diable de chanson chantes-tu donc là ? » Louise pâlit, se déconcerta et ne sut que répondre ; ce qui la fit traiter de sotte par son père.

Le soir, sitôt la boutique fermée, Daniel montait bien vite à sa petite chambre, et, tout en écoutant le rossignol, il poussait l'œuvre de toutes ses forces. Quand il était embarrassé

(1) Cette observation est de Bechstein.

(2) C'est l'honorable Daines Barrington qui a fait ce calcul ; il avait étudié pendant trois ans le chant d'un rossignol. — Barrington a établi une table pour comparer le mérite respectif des oiseaux chanteurs, en prenant 20 pour le point de perfection. Voici comment il a évalué le chant du rossignol : *moelleux*, 19 ; *allegro-presto*, 14 ; *notes plaintives*, 19 ; *étendue*, 19 ; *exécution*, 19.

(3) Ce chant appartient aussi à l'honorable Daines Barrington.

pour une note ou pour un accord, il allait à sa fenêtre consulter Louise, qui depuis quelque temps avait beaucoup réfléchi sur la musique du rossignol, et en aurait remontré à M. Clarke lui-même. — Le Ciel semblait d'ailleurs bénir et favoriser les deux amants : l'été se prolongeait au delà de toute espérance; le rossignol chantait toujours, et si bien, que ses chansons avaient fini par attirer sur son peuplier un autre petit musicien de son espèce, en sorte que, jusqu'au matin, c'étaient des roulades à n'en plus finir, des cadences continuelles, un assaut de notes perlées et de gammes brillantes. L'un n'avait pas fini que l'autre reprenait déjà de plus belle, comme si tous les deux eussent voulu chanter à en mourir !

Enfin, après une dernière nuit passée tout entière à l'ouvrage, l'horloge fut finie; elle chantait ! Quand Louise descendit, le matin, à la boutique, Daniel tourna vers elle un visage rayonnant, et se mit à chanter tout doucement :

Tioù, tioù, tioù, etc.,

sans se lasser, jusqu'à ce que son maître, impatienté, se fût écrié : « Auras-tu bientôt fini ta chanson de nez bleu ? » Mais bien certainement Daniel chanta encore, derrière ses lèvres, toute la journée :

Tioù, tioù, tioù...

Jamais soirée ne fut si longue à venir au gré des deux amants. Pour surcroît d'impatience, ce jour-là, Samuel Saunders ne rentra point à son heure accoutumée, et son père, qui l'attendait, ne voulut fermer sa boutique que bien avant dans la soirée. Enfin, comme Samuel ne rentrait pas, le maître donna en grondant le signal de la retraite. Aussitôt Daniel escalada les escaliers, et apporta sur sa fenêtre la précieuse horloge. Elle devait chanter à minuit, et minuit approchait. Penchée à sa fenêtre, Louise attendait toute tremblante l'heure fatale. Sûr de son œuvre, Daniel riait, triomphait, parlait à Louise de leur prochaine union; il repassait toutes les peines

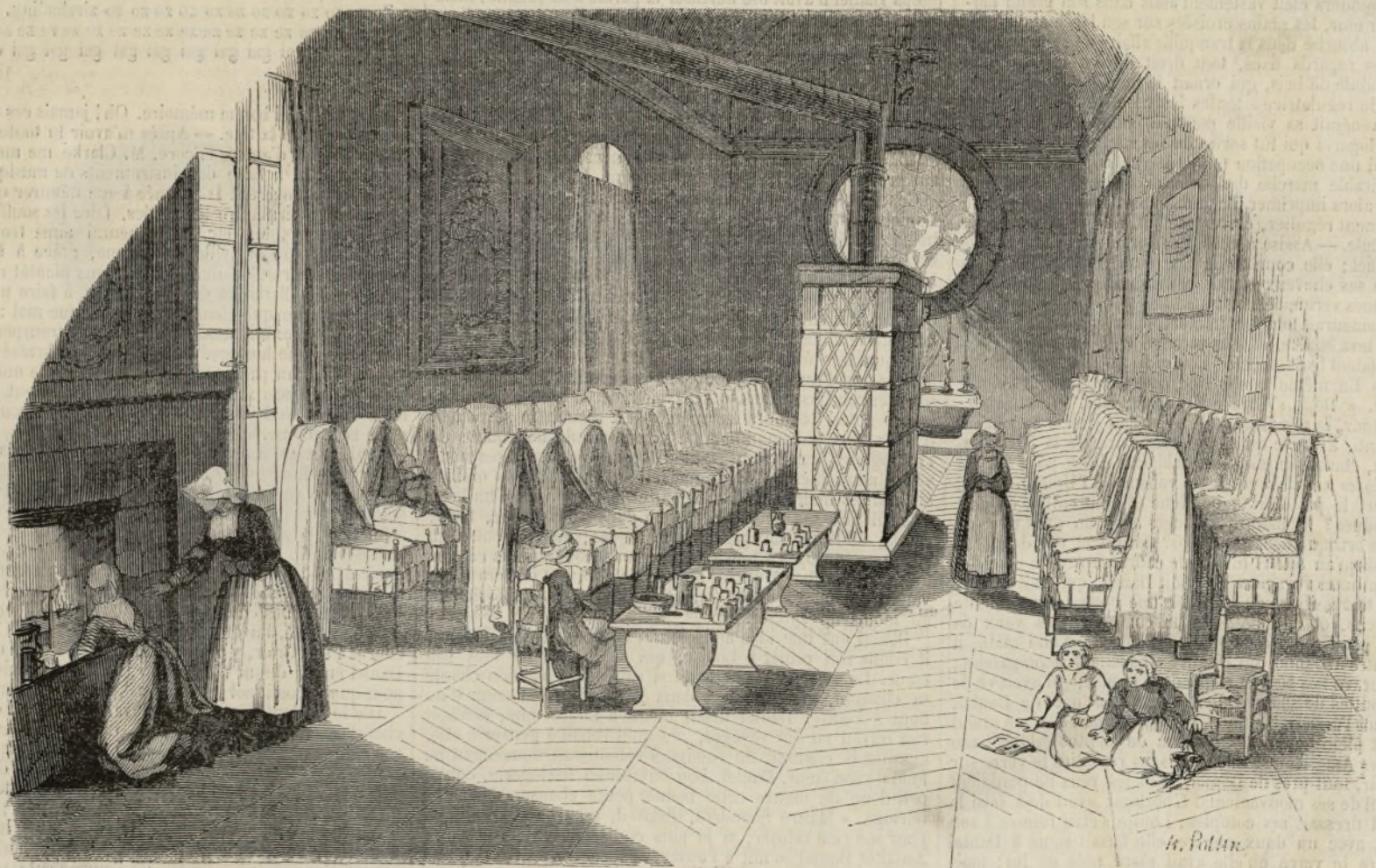
qu'il avait prises pour construire son horloge, et s'enorgueillissait en pensant qu'il n'avait pas eu besoin d'écrire une seule fois à M. Clarke, si ce n'est pour le remercier de ses bons avis, et lui annoncer les excellents fruits qu'ils avaient portés.

Tout à coup le carillon de minuit sonna au clocher de l'église. Louise fit un cri d'effroi, et le cœur de Daniel se serra malgré lui; mais aussitôt l'horloge se mit à chanter, et elle n'avait pas encore fini que les deux rossignols du peuplier continuaient avec elle la chanson commencée. Louise pleurait de joie, et Daniel embrassait son horloge. — Le reste de la nuit fut employé à délibérer sur ce qui restait à faire. Il ne fallait pas perdre de temps; l'on décida à l'unanimité que le lendemain, à midi, Daniel porterait l'horloge à maître Saunders, et lui demanderait la main de sa fille, sans autre formalité. Puisque l'horloge chantait, Daniel pouvait bien traiter d'égal à égal avec son patron.

ALBERT AUBERT.

(La fin à un prochain numéro.)

Les Enfants Trouvés.



(Dortoir à l'hospice des Enfants Trouvés de Paris.)

Vers le milieu du seizième siècle, la population de Paris toujours croissante, le nombre considérable de pauvres, et aussi d'individus engagés dans les ordres religieux, avaient multiplié les cas d'abandon d'enfants nouveaux-nés dans une si effrayante progression qu'on regarda comme indispensable de consacrer exclusivement un établissement à recevoir ces pauvres créatures. En 1532, l'hôpital de la Trinité, jusque-là occupé par les comédiens appelés Confrères de la Passion, fut affecté à cette destination. Il fut ordonné que les seigneurs hauts-justiciers, qui, à Paris, étaient tous ecclésiastiques, pourvoiraient aux frais de cette maison, et le Parlement, par un arrêt de cette même année, déterminait de la manière suivante le contingent de chacun d'eux :

L'évêque de Paris, 120 livres; — le chapitre de Notre-Dame, 360; — l'abbé de Saint-Denis, 24; — l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, 120; — l'abbé de Saint-Victor, 84; — l'abbé de Saint-Magloire, 20; — l'abbé de Sainte-Geneviève, 32; — l'abbé de Tiron, 4; — l'abbesse de Montmartre, 4; — le grand-prieur de France (ordre de Malte), 80; — le prieur de Saint-Martin-des-Champs, 60; — le prieur de Notre-Dame-des-Champs, 8; — le chapitre de Saint-Marcel, 8; — le prieur de Saint-Denis-de-la-Chartre, 8; — le chapitre de Saint-Méri, 16; — et celui de Saint-Benoît-le-Bien-Tourné, 12; — total : 960 livres.

La somme, même pour le temps, n'était ni suffisante pour sa destination, ni bien lourde pour les imposés. Toutefois, ils réclamèrent contre cet arrêt; et, par un faux exposé, obtinrent que la cause fût évoquée au grand-conseil du roi. L'avocat-général qui, à l'audience du 4 juin 1554, défendit la décision, dit, en parlant de ces seigneurs ecclésiastiques : « Ils ont si grande aisance que, quand ils contribueraient de leurs deniers en telle affaire, ils en rapporteraient fruit au double, ou l'écriture est fautive... Il y eût des chanoines de l'Eglise de Paris dont les enfants sont chanoines, et se défont de la justice pour les faveurs. » Ces chanoines, qui prenaient

soin de leurs enfants, puisqu'ils en faisaient des chanoines, trouvaient injuste qu'on leur fit supporter la charge des enfants des autres; toujours est-il qu'ils finirent par succomber, et que l'entretien des enfants trouvés demeura à leur compte.

En 1570, l'établissement fut transféré de l'hôpital de la Trinité dans une maison située dans la Cité, sur le port de Saint-Landry, et affectée à cette destination nouvelle par le chapitre de Notre-Dame. Elle reçut le nom de *la Maison de la Couche*. Voulu se faire aider dans son entretien, le chapitre et l'évêque firent placer dans l'intérieur de Notre-Dame un vaste berceau pour y mettre quelques-uns de ces enfants, et provoquer ainsi la libéralité publique. Mais soit qu'elle ne répondit pas à leur appel, soit que ses dons reçussent une autre destination, les pauvres enfants étaient fort mal soignés. Postérieurement, en 1636, une dame veuve, touchée de leur malheureux état, se chargea d'en recevoir autant qu'elle pourrait en contenir sa demeure, voisine de la maison de la Couche. Ce zèle très-louable ne fut pas secondé par une égale persévérance. La mère adoptive de ces orphelins s'en remit aux soins de servantes, qui, lassées de la peine qu'il leur fallait prendre, firent trafic de ces êtres malheureux, et en vendirent à bureau ouvert à des mendiants qui leur torturaient les membres pour émouvoir la sensibilité publique, à des nourrices qui voulaient se débarrasser d'un lait souvent corrompu ou substituer, pour tromper les parents, un enfant étranger à un nourrisson mort; elles en vendaient enfin à des magiciens pour des opérations absurdes et souvent homicides. Le prix de ces enfants ne dépassait jamais vingt sous, et quand cette denrée humaine devenait plus abondante que les demandes, la Seine et les égouts recevaient le trop-plein de la maison. En 1658, un homme, dont la bienfaisance a sanctifié et immortalisé le nom, Vincent de Paule, qui était allé la visiter, revint peindre à des femmes riches et charitables, qui le secondaient dans

ses bonnes œuvres, l'affreux spectacle qui s'était offert à ses yeux. Elles s'occupèrent aussitôt du sort de ces petits malheureux; mais, ne pouvant les sauver tous, elles en tirèrent douze au sort, pour lesquels elles louèrent une petite maison à la porte Saint-Victor. Le commerce des servantes put se continuer à l'aide des autres avec d'autant plus de liberté que leur maîtresse était morte.

Il ne suffisait pas à Vincent de Paule d'avoir attaché son nom à une idée généreuse, il tenait à lui faire porter tous ses fruits. Le tirage au sort n'avait que bien incomplètement répondu à ses vœux; les secours étaient insuffisants pour faire plus, et la charité de ces femmes reculait devant l'énormité des sacrifices que leur imposerait l'éducation de tous les enfants abandonnés. L'heure critique était donc venue pour eux. Le saint homme convoqua expressément les dames de l'œuvre à une dernière assemblée générale, en 1640, les prévenant qu'elle avait pour but de décider si l'on abandonnerait ou non le projet d'institution des Enfants Trouvés. « Or sus, mesdames, leur dit-il, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner; cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et au contraire, ils mourront et périront infailliblement si vous les abandonnez. »

Ces éloquentes paroles atteignirent leur but : les larmes coulèrent, de formels engagements se prirent, et le salut des pauvres enfants fut résolu. On décida qu'il ne serait plus fait de choix parmi les enfants à élever. Vincent de Paule voulut assurer davantage encore son succès, en éveillant la sollicitude du roi. Il obtint plusieurs secours successifs de

Louis XIII, qui accompagna l'ordonnance de ce qu'il lui donna en 1642, de lettres patentes où on lisait : « Ayant été informé par des personnes de grande piété que le peu de soin qui a été apporté jusqu'à présent à la nourriture et entretènement des enfants trouvés exposés dans notre bonne ville et faubourgs de Paris, a été nonseulement cause que, depuis plusieurs années, il serait presque impossible d'en

trouver un bien petit nombre qui ait été garanti de la mort, mais encore que l'on a su qu'il en avait été vendu pour être supposés et servir à d'autres mauvais effets, ce qui aurait porté plusieurs dames officières de l'hôpital de la Charité, de l'Hôtel-Dieu, de prendre soin de ces enfants, et y auraient travaillé avec tant de zèle et de charitable affection, qu'il s'en élève à présent un grand nombre ; et voulant les assister au-

tant qu'il nous est possible en l'état présent de nos affaires, nous avons délaissé auxdits enfants trouvés, etc. » Les dons de Louis XIII s'étaient montés à 4,000 livres de rente. En 1644, la reine sa veuve, régente de Louis XIV, déclara, au nom de celui-ci, « qu'imitant la piété et la charité du feu roi, qui sont vertus vraiment royales, le roi ajoute à ce premier don un autre don annuel de 8,000 livres de rente. » Elle se



(Voitures servant au transport des nourrices des enfants trouvés.)

réjouit en même temps de ce que, grâce aux secours donnés jusqu'alors et aux aumônes des particuliers, la plus grande partie des enfants trouvés ont été depuis élevés, et que PLUS DE QUATRE CENTS sont vivants.

L'œuvre s'était également vu accorder les bâtiments de Bicêtre ; mais l'air de cette maison fut regardé comme d'une vivacité mortelle pour de nouveaux-nés, et elle obtint de transférer ses enfants dans une maison vis-à-vis Saint-Lazare, où les sœurs de la Charité furent chargées de les soigner. Le Parlement, par arrêt du 3 mai 1667, confirmé par le Conseil d'Etat le 10 novembre 1668, ordonna que les seigneurs

œuvre privée devint ainsi une institution publique. Depuis lors l'établissement a reçu de notables améliorations et pris des développements progressifs. Les maisons louées près le parvis Notre-Dame firent place, en 1747, au bâtiment qui sert aujourd'hui de bureau central à l'administration des hôpitaux, et qui fut consacré aux enfants trouvés, jusqu'à ce que, postérieurement, leur établissement fût transporté rues d'Enfer et de la Bourbe, où il est aujourd'hui.

L'administration des hospices possède et elle a publié le tableau du nombre annuel d'enfants déposés dans l'établissement depuis 1640 jusqu'à nos jours. Nous ne le reproduirons point en entier, mais nous en ferons connaître la progression et nous en signalerons quelques époques. En 1640, année de la détermination généreuse que fit enfin adopter Vincent de Paule, on en retira de la maison de la Couche et des mains des servantes dont nous avons parlé un certain nombre, qui, joint aux dépôts de l'année, forma un chiffre de 572. En 1641, les entrées furent de 229 ; en 1650, 595 ; en 1660, 491 ; en 1671 (année qui suivit l'érection de l'œuvre en institution publique), 758 ; en 1678, 1,006 ; en 1694, 5,788. Le chiffre décru considérablement ensuite, et ne se releva de nouveau jusqu'à cette hauteur qu'à cinquante-six ans de là, en 1750, où les réceptions se montèrent à 5,789. Le règne de Louis XV leur fit, vers la fin, atteindre des nombres dont elles n'avaient jamais approché, et dont elles se sont toujours tenues assez loin depuis. En 1770, on reçut 6,918 enfants, 7,156 en 1771, 7,679 en 1772. Le nombre décru ensuite, ne fut jamais plus bas que sous la République, où il varia de 5,122 à 4,589, et s'éleva, sous l'Empire, par suite de l'établissement d'un tour par arrondissement décrété en 1811. En 1810, il avait été de 4,502 ; il fut de 5,152 l'année suivante. Sous la Restauration, le chiffre le plus élevé fut 5,497, en 1828. En 1837, année dans les derniers mois de laquelle commencèrent à être prises les mesures qui rendent aujourd'hui le secret des dépôts presque impossible, il descendit à 4,644. En 1859, il décru jusqu'à 3,182 ; en 1841, dernière année dont nous ayons l'état, il ne s'est pas élevé au delà de 5,698.

Ces mesures nouvelles, nous aurons à les apprécier dans un article où il nous sera possible également d'examiner la question des enfants trouvés au point de vue moral et administratif. Aujourd'hui c'est l'histoire de l'établissement de Paris que nous avons voulu tracer, et nous venons de le faire ; ce sont quelques détails sur les réceptions et l'administration des enfants que nous voulions donner, et il nous reste à les consigner ici.

L'hospice des Enfants Trouvés reçoit tous les enfants exposés ou abandonnés âgés de moins de deux ans ; au-dessus de cet âge, ils sont dirigés sur l'hospice des Orphelins. Du reste, en 1841, sur 5,698 enfants reçus, 227 seulement n'étaient pas nouvellement nés.

Dès qu'un enfant est apporté à l'hospice, qu'il y vienne par la voie du tour, qui, à proprement parler, n'existe plus aujourd'hui, ou qu'il y soit transporté par les soins d'un commissaire de police, comme ayant été présenté à son bureau, ou relevé sur la voie publique, on dresse, sur un registre spécial, un acte détaillé de son admission, où se trouve consigné son acte de naissance, s'il en a un, ou, à défaut, les renseignements qu'on a recueillis sur lui, sur le lieu et l'heure où on l'a trouvé, et les signes qui peuvent servir à le faire reconnaître par ses père et mère, si jamais plus tard ils se présentent pour le réclamer, en remplissant d'ailleurs les formalités voulues. Ce procès-verbal dressé, on lave ces enfants, on les pèse, et l'expérience a démontré que bien peu de ceux qui n'atteignent pas le poids de six livres peuvent être élevés. Des salles, qu'on nomme *crèches*, sont garnies de berceaux séparés les uns des autres. Là, jour et nuit, des ber-

ceuses et des nourrices, sous les ordres de surveillantes, attendent les pauvres créatures délaissées par leurs mères. Plus tard, le plus grand nombre d'entre eux sont envoyés en nourrice à la campagne. Ceux dont la santé exige des soins médicaux sont élevés dans l'établissement. — La mortalité des enfants trouvés jusqu'à l'âge de douze ans est effrayante. En 1704, sur ceux qui avaient été reçus dans l'année même, elle fut de 60 sur 100 ; en 1775, elle s'éleva à 85 sur 100 ;



H. FOTTIN

(Costumes des enfants trouvés.)

en 1821, elle fut de 74 ; et de 1816 à 1837, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans, la moyenne, sur tous les enfants reçus et suivis jusqu'à l'âge de douze ans, a été de plus des trois quarts, 76 sur 100. Or, les tables de la mortalité en France font connaître que sur 100 enfants 46 succombent avant cet âge de douze ans ; la mortalité des enfants trouvés à Paris a donc dépassé la moyenne de mortalité de tous les enfants en France, de 50 pour 100. Ce qui a pu servir à bien fixer son chiffre réel et à n'être point abusé par les nourrices de campagne qui, pour continuer à recevoir leur salaire de l'administration, substituaient antérieurement d'autres nourrissons



(Collier des enfants trouvés.)

hauts-justiciers de Paris seraient tenus de payer annuellement à cette maison une somme de 15,000 livres. Cette ressource nouvelle mit les administrateurs à même de se procurer un emplacement plus commode. Ils firent l'acquisition d'un grand terrain avec maisons situé dans le faubourg Saint-Antoine, et y construisirent un vaste bâtiment. Plus tard, pour avoir en même temps un lieu plus central pour les dépôts, ils louèrent dans la Cité trois petites maisons qui appartenaient à l'Hôtel-Dieu. En 1670, des lettres patentes de Louis XIV déclarèrent la maison des Enfants Trouvés l'un des hôpitaux de Paris, et ce qui n'avait jusque-là été qu'une

à ceux qu'elles avaient reçus d'elle, quand ces pauvres créatures étaient venues à mourir, c'est un collier qui est scellé au cou des enfants par une plaque de plomb, et attaché par des cordons, rouges pour les filles, bleus pour les garçons. Aucun enfant ne monte dans la voiture des nourrices sans que ce signe de reconnaissance, qui n'est pas sans inconvénients, nous le dirons, mais qui n'offre pas celui de pouvoir être enlevé sans que l'administration s'en aperçoive, soit suspendu au cou de son nouveau pensionnaire. On substitue aujourd'hui au collier des boucles d'oreille également scellées : c'est une amélioration.

Les orphelins, qui ne sont qu'une division des enfants trouvés, portent un costume uniforme, qui se compose, pour les garçons, d'un pantalon en drap marron et d'une veste semblable, avec collet en drap bleu; pour les filles, d'une robe d'étoffe bleue, d'un tablier, et d'un bonnet noir avec une petite dentelle pareille.

C'est sous cette livrée de l'abandon, ou souvent dans un département éloigné, où l'enfant a été mis en nourrice et confié à un agriculteur, qu'il faut l'aller chercher, quand sa famille indigente a ramassé la somme nécessaire pour le retirer, et a justifié de la possibilité de lui procurer du travail et des moyens d'existence. Oh! dans ce cas, quand c'est vraiment la misère, la misère seule, qui a porté une pauvre mère à éloigner d'elle son enfant, il a beau n'avoir jamais entendu sa voix, il nous semble néanmoins qu'au bonheur de cette femme, en le retrouvant, il doit la deviner et en quelque sorte la reconnaître. Mais quand c'est le vice qui a conseillé cet éloignement, et quand un calcul d'intérêt ou un caprice vient le faire cesser, quelle émotion attendez-vous de cet enfant que vous avez sans pitié voué au malheur?

Le 16 novembre 1717, un commissaire de police du Châtelet, Jean Lebas, passait devant l'église de Saint-Jean-le-Rond, tout près de Notre-Dame; il n'était que six heures du matin : l'air était froid et humide, et un brouillard épais laissait à peine percer les premiers rayons du jour. Quelques femmes et des ouvriers attroupés paraissaient considérer attentivement quelque chose, et parlaient entre eux avec vivacité. Le commissaire de police approcha, et bientôt entendit les vagissements d'un nouveau-né, qui avait été exposé sur la seconde marche de Saint-Jean-le-Rond. L'enfant avait été soigneusement enveloppé, et la recherche des vêtements qui l'entouraient annonçait l'opulence de ses parents; aussi une vive indignation se faisait-elle remarquer dans le groupe. « La mauvaise mère! disait une marchande à la halle; elle est riche et elle abandonne son enfant! — On devrait bien la mettre en prison pour sa vie, si la justice venait à la découvrir, » disait une laitière. Le commissaire fit l'office de sa charge, prit l'enfant dans ses bras et se disposa à le transporter aux Enfants Trouvés. « Ne l'emportez pas, s'écria la femme d'un vitrier du voisinage; la pauvre créature mourra dans votre hôpital; je n'ai pas d'enfants, il m'en servira. » Ce nouveau-né paraissait, en effet, n'avoir que quelques heures à vivre, tant il était pâle, froid et chétif; aussi le commissaire laissa-t-il faire la femme du vitrier; il lui abandonna l'enfant, après avoir pris note exacte des signes de reconnaissance qui avaient été déposés auprès de lui. Cette femme était pauvre, bien pauvre, mais elle avait un cœur excellent, et se prit de la tendresse la plus vive pour le petit infortuné qu'elle avait sauvé, et qui bientôt l'aima comme il eût aimé sa mère. Quelques jours à peine s'étaient écoulés, lorsqu'un inconnu entra chez elle, et lui remit le titre d'une pension de 1,200 livres de rente destinée à l'éducation de l'enfant, et constituée sur sa tête. Toutes les recherches tentées pour découvrir les parents furent sans résultat, et ce mystère demeura impénétrable. Mais plus tard, quand les bons soins de sa mère adoptive eurent rendu la vie à cet infortuné, quand ses jeunes dispositions l'eurent fait distinguer par ses maîtres; quand, développées par l'étude, elles l'eurent mis à même de n'avoir plus rien à apprendre au collège, l'enfant trouvé rentra chez sa bienfaitrice, dans la modeste demeure de laquelle il continuait à habiter, alors même que le nombre et le mérite de ses écrits l'eurent élevé au comble des honneurs auxquels un homme de lettres puisse arriver, et lui eurent conquis une célébrité européenne. — Il y avait, en ce temps-là, une sœur du cardinal-archevêque de Lyon, femme d'esprit et jolie femme, menant de front la galanterie et les affaires, et à laquelle ses liaisons avec le régent et le cardinal Dubois avaient assuré une puissante influence et une éclatante renommée : c'était la mère de l'enfant trouvé. Lorsque celui-ci fut devenu un homme illustre, la tendresse de sa mère, si longtemps endormie, commença à se réveiller. Elle témoigna le désir de voir son fils; mais on eut grande peine à l'amener à une entrevue avec elle, et il ne céda aux plus pressantes instances qu'en mettant pour condition expresse qu'il serait accompagné par sa mère d'adoption. Le jour de la visite est convenu; la grande dame attend, son fils arrive; mais lorsque madame de Tencin (c'était elle) s'avance en ouvrant les bras, d'Alembert (c'était lui) s'écrie, les yeux en larmes : « Vous n'êtes pas ma mère! Je n'en connais qu'une : c'est la vitrière! »

(La fin à un prochain numéro.)



Correspondance.

Nous recevons de M. le bibliophile Jacob la lettre suivante en réponse à un article du numéro 41 de *L'Illustration*, sur le Catalogue de M. de Soleinne. Nous faisons suivre cette réponse de quelques observations de M. T., auteur de cet article.

A M. le Rédacteur en chef de L'ILLUSTRATION.

Monsieur,

L'Illustration a publié, dans son avant-dernier numéro, un article au moins étrange sur le Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne, Catalogue dont j'ai fait paraître le premier volume, en gémissant comme un vrai bibliophile d'être en quelque sorte complice de la vente de cette admirable bibliothèque.

Les personnes qui voudront bien recourir au Catalogue si rudement attaqué y trouveront, je l'espère, de quoi le défendre contre de pareilles attaques. Ce Catalogue, que nous étions loin de croire irréprochable avant que M. T. l'eût examiné sans y signaler aucune erreur réelle, renferme deux ou trois mille notes littéraires et bibliographiques que les juges les plus compétents, M. Brunet, l'auteur du *Manuel du Libraire*, M. Walckenaer, le savant éditeur de La Fontaine, M. de Monmerqué, M. Brunet de Bordeaux, etc., ont daigné honorer de leur suffrage.

Ordinairement, un catalogue de livres ne présente que des titres plus ou moins complets, plus ou moins logiquement classés; j'ai voulu faire plus : à la description fidèle et minutieuse des ouvrages, j'ai ajouté des jugements, des observations, des dissertations, tout ce qui est du ressort de la bibliographie raisonnée. Voilà sans doute mon crime aux yeux de M. T. Ce n'était pas une raison suffisante pour tronquer mes phrases, pour dénaturer le sens, pour me faire jouer tour à tour, dans ce Catalogue, le rôle de Tartufe et celui de La Palisse.

J'ai découvert un autographe de Molière, — cela est incontestable; mais je me suis donné la peine de le démontrer dans une note de cent cinquante lignes, où j'ai accumulé toutes les preuves historiques qui viennent à l'appui de l'authenticité de cette découverte. Après quoi, j'ai pu m'écrier avec une sorte de triomphe : « VOICI DONC ENFIN UN AUTOGRAPHE DE MOLIERE! » C'est là un événement littéraire qui méritait bien d'être imprimé en grandes majuscules.

J'ai cru reconnaître le style de Molière dans une pastorale, *Mélie*, dont l'auteur est ignoré et qui ne paraît pas même avoir été mise au jour; — mais j'ai cité quelques passages de cette pastorale à l'appui d'une opinion qui n'a pas d'autre base que l'identité du style avec celui de Molière. L'homme se révèle par ses actions, l'écrivain par son style. J'en prends à témoin M. T.

J'ai souvent hésité entre deux ou trois auteurs contemporains qui se sont offerts à mon esprit, lorsqu'il s'agissait de trouver le véritable père d'un ouvrage anonyme. — Cette hésitation entre plusieurs auteurs se reproduit sans cesse dans la recherche des anonymes. Certains ouvrages n'ont-ils pas été attribués à dix auteurs différents? Pourquoi vouloir me forcer à opter entre eux? Que sais-je? Qu'en savez-vous?

Je m'en réfère quelquefois à l'avis de mon lecteur, et j'ai l'air de l'inviter à prononcer pour moi. — En effet, je n'ai dû compter que sur des lecteurs éclairés, instruits et surtout impartiaux.

Je ne cite pas toujours le livre et la page du livre où je puise un fait, un renseignement. De là ces formules vagues : *Je crois avoir lu... N'avons-nous pas lu quelque part?...* — Je confesse que je ne me rappelle pas, à point nommé, tous les livres que j'ai lus, et d'ailleurs, en rédigeant un catalogue, même avec soin, j'aurais été quelquefois dans l'impossibilité de courir après le volume qui fournissait une citation ou une autorité à ma mémoire. J'oublie souvent, Dieu merci! mes propres ouvrages; ne puis-je parfois oublier ceux des autres?

Je n'ai pas dit, page 49 : « Cette traduction doit être de Nicolas Oresme ou de Christine de Pisan ou d'un autre, » ce qui serait une niaiserie, j'en conviens; mais j'ai dit moins naïvement : « La traduction en prose (du *Thérence français*) doit être de Nicolas Oresme, ou de Christine de Pisan, ou d'un autre contemporain du roi Charles V, qui avait fait faire cette traduction comme celle de *Tite-Live*. » Je n'ai pas dit davantage : « On peut croire que l'éditeur était Barbazan ou quelque autre, » mais j'ai

dit ce que je dirais encore, ne vous déplaît : « On peut croire que cet éditeur était Barbazan ou quelque autre qui avait eu communication du texte reçu par de Beauchamps ou par La Monnoye. » Je devrais peut-être me résigner à prendre les ridicules que l'on me prête : on a bien fait du brave et héroïque La Palisse, mort à Pavie, chevalier sans peur et sans reproche, le naïf et burlesque La Palisse de la chanson.

Quant à l'erreur qui existe dans la préface, où j'ai confondu le *Monsieur*, comte de Provence, du règne de Louis XVI, avec le *Monsieur*, comte d'Artois, du règne de Louis XVIII, je passe condamnation sur ce point; mais je n'avais pas attendu l'article de M. T. pour corriger cette erreur, à l'aide d'un carton. J'eusse été plus reconnaissant, si M. T. m'avait procuré les éléments d'un bon errata, qui est encore à imprimer.

M. T. m'a seulement appris que, depuis l'avènement d'un nouveau commissaire royal auprès de la Comédie-Française à la place de M. le baron Taylor, les archives du théâtre avaient été classées. C'est une heureuse nouvelle, et nous félicitons M. l'archiviste, fût-ce le signataire de l'article auquel je réponds. Mais ce classement des archives n'infirmait pas le paragraphe de la préface qui a surtout ému la bile de M. T. : « Lorsque M. le baron Taylor, cet ardent régénérateur de notre scène française, eut remis ses pouvoirs de commissaire royal auprès du Théâtre-Français, il y eut, dit-on (ET NOUS AIMONS À CROIRE QUE CES BRUITS SONT FAUX OU EXAGÉRÉS), une sorte de pillage dans les papiers et la bibliothèque de ce théâtre, qu'on avait respectés depuis cent cinquante ans, et M. de Soleinne apprit que des registres de La Thorillière, des lettres de Lekain et de mademoiselle Clairon, etc., avaient été vendus par un brocanteur à la porte de la Comédie-Française. » Tant que dura l'administration de M. le baron Taylor, qui a rendu les plus grands services à la scène française, où il fit monter la jeune école, en offrant à ses études la tragédie de Talma et la comédie de mademoiselle Mars, tant que dura cette administration noble, généreuse et intelligente, les archives du théâtre furent intactes : il est vrai qu'elles n'étaient pas encore classées. Je n'ai accusé personne en disant que des lettres de Lekain et de mademoiselle Clairon tombèrent alors dans les mains des amateurs d'autographes. Est-ce que des spoliations du même genre n'ont pas eu lieu à différentes époques dans les archives du royaume, dans celles du dépôt de la guerre? Les archives du Théâtre-Français sont-elles plus sacrées pour les voleurs d'autographes? L'auteur de l'article veut-il se faire caution que rien n'a été détourné dans ces archives?

Enfin M. T., semble me rendre responsable de ce que M. de Soleinne n'a pas laissé de testament; il s'étonne fort que les héritiers ne suppléent pas à l'absence de ce testament et ne fassent point à l'Etat l'abandon d'une bibliothèque qui a coûté 500,000 fr., et dont l'Etat, insouciant, a refusé de s'assurer la propriété à un prix bien inférieur. M. de Soleinne serait mort de chagrin plutôt que d'apoplexie, s'il avait prévu que sa bibliothèque dut être vendue aux enchères et dispersée. Est-ce là un motif suffisant pour que des héritiers renoncent de gaieté de cœur à la meilleure part de leur héritage? Je regrette, en vérité, que l'auteur de l'article ne soit pas le légataire universel de M. de Soleinne : il eût probablement donné la bibliothèque au Théâtre-Français. Le Théâtre-Français lui saurait gré de l'intention.

Pour moi, qui ne suis malheureusement point assez riche pour faire un tel don, moi qui ai vendu ma chère bibliothèque historique à l'encan, laquelle aurait fait si belle figure dans les galeries de Versailles, je ne puis que m'affliger du sort probable des livres recueillis avec tant de persévérance par M. de Soleinne : c'est moi qui organise leur dispersion et leur perte. Le médecin, croyez-le, pleure quelquefois son malade qu'il voit mourir; le fossoyeur même peut aussi pleurer en creusant la fosse de son ami. Que n'ai-je pas fait pour sauver la bibliothèque de M. de Soleinne, pour obtenir que la munificence nationale lui ouvrît un asile dans un établissement public! J'ai prié, j'ai supplié, j'ai crié au sacrilège; j'ai même essayé d'intéresser les souverains étrangers à la conservation de ce vaste dépôt dramatique. Hélas! jusqu'à présent, je n'ai pas mieux réussi que les héritiers, qui s'étaient émus avant moi de la destruction de ce monument unique élevé par M. de Soleinne à la gloire du Théâtre. Cependant j'espère encore, puisque la vente n'est pas commencée.

J'ai fait, du moins, ce qu'il m'était permis de faire : un Catalogue détaillé, en 5 volumes in-8, qui complètera la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, du duc de La Vallière, et qui sera certainement plus utile que le catalogue de Pont-de-Vesle. Le mauvais vouloir de M. T. n'empêchera pas que mon Catalogue ne soit désormais la seule Bibliographie du Théâtre. M. T. aurait mieux fait de tourner ses malédictions contre les gouvernements qui ont en mains le salut de la bibliothèque de M. de Soleinne et qui la condamnent à périr. S'il se préoccupe de la destinée de cette bibliothèque, s'il aime les livres, il l'eût prouvé en faisant cause commune avec nous, qui souhaitons ardemment de pouvoir réaliser le vœu de M. de Soleinne.

Vous penserez maintenant, monsieur, que je ne suis pas habile dans l'art de *dépister* les anonymes, puisque je n'ai point deviné celui de l'article que je déclare injuste, léger et mal fondé sous tous les rapports. Certes, je ne reconnaitrai jamais dans cet article le commentateur d'une fort bonne édition des œuvres de Molière, l'éditeur de la *Revue rétrospective*, cet excellent recueil dont les curieux de l'histoire et de la littérature réclament la continuation, l'auteur d'une *Vie de Molière* pleine de recherches, de saine critique et de bonne foi littéraire.

Agréez, monsieur, etc.

PAUL L. JACOB,
bibliophile.

M. T. aurait bien mauvaise grâce, après le paragraphe qui termine cette lettre, et dans lequel la bienveillance devient dithy-



rambique, à renouveler ses critiques et à venir dire aux bibliographes qui ont répondu à l'envoi du *Catalogue*, en écrivant à son auteur que

La chute en est jolie, amoureuse, admirable,

à venir leur dire :

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau !

M. T. tient donc le mérite du *Catalogue* pour constant, et il garderait le silence s'il n'avait à se défendre à son tour, non pas d'avoir porté un jugement au moins étrange (c'est l'épithète qu'il avait lui-même donnée au livre, et qu'on lui retourne ; les lecteurs jugeront qui la mérite), mais d'avoir fait un article injuste, léger et mal fondé sous tous les rapports.

M. T. ne se croit pas injuste pour avoir préféré au système de suppositions vagues et de désignations indéterminées du bibliophile Jacob la précision de M. Brunet et celle de M. Barbier. Il croit qu'en bibliographie, dans le cas où l'on se dit à soi-même : *Que sais-je ?* le mieux est de ne rien dire ; il croit que dire que l'auteur d'une traduction doit être ou Oresme, ou Christine de Pisan, ou quelque autre contemporain du roi Charles V, qui a eu des millions de contemporains, c'est parler pour ne rien nous apprendre. Il croit enfin qu'il n'y a nulle raison pour substituer ce nouveau mode de bibliographie, que l'auteur du *Catalogue* appelle raisonnée, à l'ancien, qu'il appellera, lui, raisonné.

M. T. ne se croit pas léger pour avoir dit que les archives du Théâtre-Français sont aujourd'hui plus complètes que sous l'administration précédente, puisqu'on a pris le soin d'y faire rentrer ce qui en était sorti depuis quinze ans. La légèreté est à porter une accusation grave sans prendre le moins du monde la peine de vérifier si elle est fondée, et de croire qu'il suffit de l'admettre et de l'émettre comme un *on dit*. M. T. n'a point à se porter caution que rien n'a été pris ; c'est à celui qui publie une accusation à prouver qu'il est en droit de la faire. M. T. n'est point et il n'a jamais demandé à être archiviste du Théâtre-Français ni d'aucun autre établissement public ; mais il dit ce qu'il sait et ne dit que cela.

M. T. ne croit pas avoir été mal fondé sous tous les rapports à se rire du désespoir de comédie prêté aux héritiers de M. de Soleinne. Ils vendent sa bibliothèque : ils sont dans leur droit ; mais, au nom du ciel ! pas de grimaces ! On demande à M. T. ce qu'il eût fait à leur place. — Il eût mis, quelque parti qu'il eût pris, ses paroles d'accord avec ses actions.

Où, sans doute, ce *Catalogue* sera désormais la seule bibliographie du théâtre. Honneur en soit rendu à M. de Soleinne ! La transcription pure et simple des titres de tous les volumes, de toutes les brochures que ce bibliophile persévérant et consciencieux a réunis, constituera le plus complet et le plus utile indicateur de tous les ouvrages de la littérature dramatique.

A son tour, et en terminant, M. T. dira au Bibliophile Jacob : « Vous aimez les livres. La bibliographie, qui semble aride à tant de travailleurs, a de l'attrait pour vous. Vous êtes actif, laborieux, persévérant ; entreprenez quelque grand labeur. La *Bibliothèque Historique* de Lelong et de Fontenette est à refaire. Mettez-vous à l'œuvre, mais mettez-vous-y en renonçant à faire de vos notes un questionnaire pour votre lecteur ; ne faites de notes que quand vous aurez quelque chose à y dire. Et vous aurez fait une œuvre sérieuse, une œuvre utile, et nous serons le premier à y applaudir. »

T.

A M. le Directeur de l'ILLUSTRATION,

Mon cher monsieur,

Je n'aime pas les *errata*. Ils prouvent que l'auteur d'un article a eu la faiblesse de le relire, et, en second lieu, qu'il y attache une certaine importance ; le public trouve cela d'assez mauvais goût.

Néanmoins je ne puis rester sous le coup des absurdités qu'une transposition de *paquets* m'a fait commettre, et dont mes initiales me rendent responsable.

(On appelle *paquets*, en style d'imprimeur, chaque fragment de l'épreuve qui passe sous les yeux de l'écrivain.)

Pour que mon chapitre sur les théâtres de Londres soit à peu près intelligible, il faudrait :

1° Rétablir une phrase placée à la colonne 5 de la page 228, immédiatement après la ligne 58. Il y était question d'un vaudeville imité de *Grand-Papa Guérin*, et qui a pour titre anglais : *Grand-Father Whitehead* ;

2° Suivre tout naturellement l'alinéa parfaitement inintelligible sans cela, qui commence par ces mots : *Farren y rendait à merveille*, et le reste (même page, même colonne, ligne 59) ;

3° Lire ensuite jusqu'à la fin. Mais alors, on reviendra page 228, colonne 5, ligne 40 ; et il faudra commencer ainsi le portrait de Bartley : *Ce gros garçon ;*

4° Par suite de ces changements, l'article finit à ces mots : *O hymen ! o hymen !* lesquels étant en latin ne doivent point s'orthographier : *O hymen ! o hyménée !*

Moyennant ce petit travail, qui ne demande pas plus de vingt minutes, — avec beaucoup de bonne volonté, — le lecteur aura la satisfaction de savoir ce que j'ai prêté ndu lui dire. Puisse-t-il se trouver payé de sa peine !

Son serviteur et le vôtre,

O. N.



Voyages en Zigzag,

PAR M. TOPFFER (1).

Il y a cinq mois à peine (2), lors de l'apparition des premières livraisons des *Voyages en Zigzag*, nous avons dit, en prédisant son succès futur, où, comment et pourquoi ce beau livre avait pris naissance. Un professeur de Genève, déjà célèbre comme écrivain et comme dessinateur, l'auteur des *Nouvelles genevoises*, et des *Albums Vieux-Bois, Crépin et Jabot*, faisait chaque année, avec quinze ou vingt de ses élèves, une excursion pédestre dans les Alpes de la Savoie et de la Suisse. Chemin faisant, il notait à la plume et au crayon ; en d'autres termes, il racontait et il esquissait, *currente calamo*, avec autant de simplicité que d'esprit, toutes les impressions de la journée. Au retour, le journal commun, rédigé par le chef de l'expédition, était autographié tel qu'il avait été écrit et dessiné, sans correction aucune, et distribué entre tous les membres de la petite caravane. Mais bien qu'ils n'eussent été dans l'origine destinés qu'à vingt ou trente lecteurs, les *Voyages en Zigzag* méritaient, sous tous les rapports, d'exciter la juste admiration d'un public beaucoup plus nombreux. A peine imprimés, les nouveaux albums étaient avidement recherchés par tous les amateurs qui avaient eu le bonheur de lire et de vérifier sur les lieux la spirituelle fidélité de leurs récits et de leurs peintures. De Genève, leur réputation se répandit bientôt en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie et même dans l'autre monde, où quelques jeunes disciples du maître l'avaient importée. — Enfin une heureuse nouvelle accompagna les récits des triomphes de M. Topffer dans les deux hémisphères. M. Dubochet se décidait à réunir tous ces albums en un volume et à les éditer avec tout le luxe et tout le soin qu'il apporte d'habitude dans les publications illustrées.



Si grandes qu'elles aient été, nos espérances ne seront point trompées. Nous avions toujours cru à un grand succès, et la réalité a dépassé encore toutes nos prévisions. Nous l'avons hautement, nous admirons avec un vif et sincère enthousiasme le double talent de M. Topffer. Son langage, comme il le dit lui-même, n'est pas toujours selon l'Académie, il adopte avec une trop grande facilité certaines expressions qu'on peut trouver trop familières ; ce que ses éditeurs appellent « des termes improvisés ; des dénominations locales et les traces d'un argot de voyage issu tout naturellement du retour annuel des mêmes impressions, des mêmes besoins, des mêmes habitudes. » D'ailleurs, qu'on ne l'oublie pas, ces relations écrites en courant heure par heure, telles que chacun les faisait peut-être en plaisantant, ne devaient être lues d'abord que des voyageurs auxquels leurs excentricités elles-mêmes rappelant de joyeux souvenirs, offraient des charmes tout particuliers. Cette forme un peu étrange n'a-t-elle pas d'ailleurs son mérite ? Trouve-t-on beaucoup de livres aussi simples ? aussi vrais ? Et puis, que d'observations fines et piquantes on y rencontre à chaque page ! que de réflexions profondes parfois ! que de mots charmants ! que de sensibilité ! que de gaieté ! Nous voudrions pouvoir justifier ces éloges par quelques citations ; mais les bornes qui nous sont imposées nous interdisent cette jouissance. Vous mêlez-vous de notre goût passionné, cher lecteur, achetez les *Voyages en Zigzag*, lisez-les, et si vous ne partagez pas notre opinion, si vous n'êtes pas tout à tour égayé ou attendri, c'est à vous seul, et non à M. Topffer, que vous devrez vous en prendre.

(1) 1 vol. grand in-8, orné de plus de 400 gravures. Paris, 1845. Dubochet. 16 francs.

(2) Voir l'Illustration du 1^{er} juillet 1845, n° 18, t. I.

Aujourd'hui, d'ailleurs, nous voulons seulement vous faire admirer l'artiste ; l'écrivain aura son tour une autre fois. Nous lui demanderons, pour vous seul, une de ces nouvelles qu'il raconte si bien, et qu'il ne nous refusera pas, nous en sommes sûr d'avance. Maintenant, jetez seulement un coup d'œil sur les dessins que nous allons vous montrer, et dites-nous si l'ingénieux créateur de MM. Vieux-Bois, Jabot et Crépin ne fait pas avec la même supériorité les paysages et les portraits que les caricatures.

Voyez d'abord la *bourse commune* (cette bourse qui fournit aux dépenses de la caravane). Après avoir eu une triste fin au mois de septembre 1839, elle s'est refaite dans une retraite économique ; puis, un matin, elle vient rendre une visite à M. Topffer. Ayant persévéré dans son régime pen-



dant plusieurs mois, elle se trouve avoir grossi au point d'en être étranglée dans son corsage et à l'étroit dans sa robe, dont quelques mailles faisaient mine de vouloir sauter prochainement. Effrayée de son état et honteuse de son obésité, la bonne dame venait implorer l'assistance de M. Topffer. Celui-ci lui promit aussitôt de la guérir au moyen de beaucoup d'exercice et de quelques saignées.

C'est ce qui donne lieu à un nouveau voyage. En effet, si d'une part les montagnes sont favorables à qui veut prendre de l'exercice, d'autre part, pour une bourse qui veut être saignée, il n'est rien tel qu'un pèlerinage en Suisse.

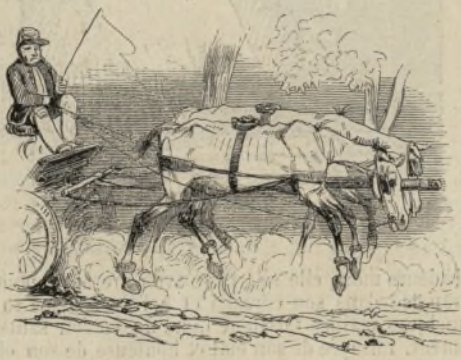
A peine parti, on rencontre des originaux bons à dessiner. Voici d'abord un jeune crétin qui porte sa canne en tambour-major.



Des musiciens ambulants.



Un attelage de voiturin italien : cochers, voiturins, haridelles, sont dignes les uns des autres : usés, efflanqués, mal-propres ; emplâtre sur l'œil, jambes entortillées, boulons, mécaniques et ficelles. Ce n'est que dans les pays de plaines que l'on rencontre ces restes de chevaux, trop débiles pour tirer, trop cassants pour retenir, mais suffisants encore pour trottiller des deux côtés d'un timon. Du reste, diaphanes, incolores, sans yeux, sans jambes, sans poil ni queue, la maladie ne sait par quel bout les prendre... et ils font sans mal ni douleurs des douze heures par jour pendant douze jours de suite...



Un touriste qui a acheté trois chiens de Terre-Neuve.



Un jésuite promenant un tout petit collège de cinq Aliborons : on dirait un grand père qui mène cinq agnelets le long du fossé.



Enfin, un ballet italien — « de toute magnificence, dit M. Topffer : nous voyons là des Romains et des Romaines de quoi en être saturés pour longtemps. Virginus a des con-

vulsions, et Appius des piquées d'entrailles. L'un et l'autre se démènent comme des possédés, et les Romains et les Ro-

maines aussi, ce qui se trouve vouloir dire le trait d'histoire qu'on sait. »



Mais M. Topffer n'est pas un caricaturiste quand même, qu'on nous permette cette expression. Il ne recherche pas le grotesque et le laid ; il ne se plaît point à l'exagérer ; il les montre tels qu'il les a vus ; en outre il ne se moque, — et c'est là selon nous un grand mérite, — que de ce qui est réellement ridicule ; jamais il n'abuse ni de sa plume ni de son crayon pour nous faire rire aux dépens de ses semblables, qui lui ont semblé dignes d'estime et de pitié ; parfois, au contraire, il nous représente avec une vérité pleine de charmes la simplicité naïve des honnêtes habitants des Alpes. Rencontre-t-il un beau type caractéristique, il s'empresse de le dessiner. Voit-il, comme acteur et comme spectateur, un de ces délicieux tableaux que sa petite caravane compose à chaque instant du jour dans ses courses ou dans ses haltes, immédiatement il nous en offre une représentation exacte.

« Rien de plus frais, de plus paisible, de plus helvétique, que tout ce vallon d'Underwald, surtout dans un moment où un beau soleil succédant à la pluie dore les rochers et fait resplendir les pelouses. A peine rencontrons-nous quelques naturels, même dans les villages, même dans la capitale, où nous ne trouvons à acheter que du pain et des prunes ; ce sont les seules friandises mises en vente dans les deux seules boutiques de l'unique rue.

« Comme nous passons devant une chaumière, les sons d'une guitare frappent notre oreille. C'est un gros homme en blouse qui accorde son instrument. M. Topffer le prie de nous chanter quelque air. « Pas moi, dit-il, mais ma servante, si vous ne lui faites pas trop peur. » Toute la caravane s'étend sur le gazon, et bientôt paraît une jeune fille extrêmement timide, qui s'assied devant le seuil, et qui chante



pour obéir à son maître bien plus que pour complaire à l'illustre société. — Sa voix est agréable et d'une justesse parfaite ; la scène est pittoresque, le plaisir inattendu ; en sorte que nous passons là une de ces douces heures qu'on ne peut

pas plus faire naître qu'on ne peut les oublier. Toutefois, la chose déplaît à un gros barbillon de chien qui grogne dans sa toison, et s'obstine dans des accompagnements bilieux. » De l'Underwald passons dans le Valais.



C'est encore une halte ; mais les acteurs qui y jouent le rôle principal, plus nombreux d'ailleurs, ne ressemblent en rien à ceux que nous venons de voir. — Il s'agit cette fois de la

jeune population d'un village valaisan que M. Topffer vient d'ensucrer, et dont la joie enfantine égale l'étonnement. Comme paysagiste, M. Topffer ne reconnaît peut-être au-

et 150 bêtes de somme. Ce succès fut chèrement acheté par la mort du colonel d'Illens, du 58^e de ligne.

Mais de toutes ces opérations habilement conduites et exécutées dans ces derniers mois, la plus importante est celle qui a fait tomber entre les mains de M. le duc d'Aumale la smalah d'Abd-el-Kader.

Depuis deux ans, l'émir et les principaux personnages attachés à sa fortune avaient réuni leurs familles et leurs biens

sur la frontière du désert. Cette réunion, évaluée à environ 12 à 15,000 personnes, composait ce qu'on appelait la smalah. Essentiellement ambulante, elle s'enfonçait dans le Sahara (désert), revenait dans le Tell (terres cultivées), ou se jetait sur les côtes, suivant les vicissitudes de la guerre. Abd-el-Kader avait été très-attentif à la pourvoir des chameaux et des mulets nécessaires pour transporter les effets, les malades, les vieillards, les enfants et les femmes de distinction. L'émir at-

tachait un grand prix à la soustraire à notre atteinte, et la plus grande partie de l'infanterie régulière qui lui reste était affectée à la garde de ces précieuses richesses.

Le 10 mai, M. le duc d'Aumale, chargé par le gouverneur-général de poursuivre la smalah et de s'en emparer, s'avance dans le sud de l'Ouarensenis, avec 1,500 baionnettes, 600 chevaux, vingt jours de vivres, après avoir laissé un dépôt d'approvisionnements dans les ruines du fort de ce



(Prise de la Smalah.)

fort. Le 14, le petit village de Goudjilah, à 25 lieues de Boghar, est cerné et occupé. Là, on apprend que la smalah est à 14 lieues au sud-ouest, à Ouessek-on-Rekaï. A la suite de plusieurs marches et contre-marches, à travers des plaines immenses sans eau, et après une course de 20 lieues en vingt-cinq heures, l'avant-garde de la colonne, composée seulement de 500 chevaux, découvre, le 16, à onze heures du matin, la smalah tout entière (environ 500 Douars) établie sur la source de Taguin, à 50 lieues de Boghar. A l'instant même ce corps si inférieur en nombre à ses adversaires, se lance au galop, sur les pas du duc d'Aumale, du colonel de spahis Jusuf, et

du lieutenant-colonel Morris, et culbute tout ce qu'il rencontre sur son passage, au milieu de cette ville de tentes qui couvraient une demi-lieue de surface. Deux heures après, tout ce qui pouvait fuir était en déroute dans plusieurs directions. 5,600 prisonniers, dont environ 500 personnages de marque, les fantassins réguliers tués ou dispersés, quatre drapeaux, un canon, deux affûts, les tentes de l'émir, son trésor, sa correspondance, la famille de ses principaux lieutenants, un butin immense, tels sont les trophées de cette mémorable journée, l'une des plus glorieuses pour nos armes en Algérie.

Trois jours après, le 19, la colonne du général La Moricière

bois sur le territoire des Flitas, il fut attaqué par des Arabes en embuscade, et tué presque à bout portant d'une balle qui le frappa en pleine poitrine. La panique devint générale parmi les 5 ou 600 cavaliers douars qui l'accompagnaient; leur démoralisation fut telle, qu'ils abandonnèrent le corps de leur vieux général au pouvoir de l'ennemi. On annonce qu'Abd-el-Kader a fait mutiler le cadavre de Mustapha et promener sa tête en triomphe parmi les tribus qui lui obéissent encore. Mustapha-ben-Ismaël, vieillard octogénaire, était au service de la France depuis 1855. Il avait été nommé maréchal-de-camp le 29 juillet 1857 et commandeur de la Légion-d'Honneur le 5 février 1842. Toute déplorable qu'elle est, la perte de ce fidèle et vaillant guerrier ne saurait détruire l'effet moral produit sur les populations arabes par la capture de la smalah d'Abd-el-Kader, surtout si, comme l'assurent des nouvelles particulières, ce chef a été lui-même grièvement blessé d'une balle à la cuisse dans l'affaire du 19 mai.

CACHET D'ABD-EL-KADER.

Le cachet (en arabe *tabaq*) est le sceau de nos anciens seigneurs du Moyen-Age; mais au lieu de représenter les armoiries, le cachet arabe ne contient en général que le nom de son prédécesseur, avec une courte légende pieuse. Les fonctionnaires arabes ont seuls le droit d'avoir un cachet, et on le leur retire lorsqu'ils sont destitués. Cet usage est particulier à l'Algérie. Aussi le fonctionnaire arabe ne se sépare-t-il de son cachet, qui est sa vie, dans aucune circonstance, ni le jour ni la nuit. Il n'a d'ailleurs pas d'autre signature officielle.

Voici les différentes inscriptions gravées sur le cachet d'Abd-el-Kader.



Au centre des deux triangles: Abd-el-Kader ben (fil) de Mahi-Eddin, 1248 (année de l'hégire correspondant à l'an du Christ 1832), époque à laquelle Abd-el-Kader a été proclamé sultan.

Les deux grands triangles forment, par leur application



(Mort du général Mustapha-ben-Ismaël. — Voir son portrait page 124.)

atteignit les fuyards, les entoura, et leur enleva 2,500 âmes avec leurs troupeaux et leurs chevaux. Ce succès n'a pas tardé à être suivi d'une perte sensible. Le 24 mai, à midi, le général Thiéry, commandant la subdivision d'Oran, a reçu l'avis de la mort du général Mustapha-ben-Ismaël (V. son portrait dans

l'Illustration, n° 8, p. 124), tué la veille, à quatre heures après midi, à 25 ou 50 lieues d'Oran, à El-Biada, près de Kerroucha, entre l'Oued-Relouk et Zamoura, dans une petite affaire d'arrière-garde. Mustapha revenait à Oran, avec son makhzen chargé du butin pris à la razzia du 19, lorsqu'en traversant un

l'un sur l'autre, six petits triangles. Dans le premier, en haut, on lit : *Allah* (Dieu); dans les deux à gauche : *Mohammed*, *Abou-Bekr*; dans les deux à droite : *Ali*, *Osman*; dans le dernier, en bas : *Omar*. (Abou-Bekr, Ali, Osman et Omar sont les quatre premiers khalifes successeurs de Mahomet.)

Dans les six compartiments, en dehors des deux triangles, en commençant par le compartiment inférieur à droite du triangle dont la pointe est en bas, on lit : *Moulana* (notre Maître); *Emir-el-Moumenin* (Prince des Croyants); *El-Man-sour* (le Victorieux); *Billah* (par Dieu); *El-Kader* (le Puissant); *El-Moutin* (le Solide).

L'inscription entre les deux cercles concentriques renferme la légende, en commençant au-dessus du mot *El-Man-sour* :

Oua men tekoun bi-rasoul allah nousret-o in telka-o el-osoud fi edjm-ha tedjma. (Celui qui aura par l'intervention du Prophète l'assistance protectrice de Dieu, si les lions le rencontrent, ils fuiront dans leur tanière.)

Le Recrutement en France.

Le système de recrutement adopté dans un pays est la base de toute son organisation militaire, puisque c'est le recrutement qui fournit les éléments essentiels de l'armée. Un projet de loi destiné à établir le nôtre sur des bases fixes et définitives vient d'être adopté avec des modifications par la Chambre des Pairs.

L'engagement volontaire à prix d'argent, conséquence d'une civilisation politique désormais arriérée, est devenu insuffisant et impraticable. La loi le proscribit comme un principe d'avilissement pour l'armée. Il est encore employé en Angleterre, parce que l'armée, simple instrument de domination extérieure, n'y a qu'une importance secondaire; mais là même on a été obligé d'instituer pour la défense du sol une milice recrutée par la voie du sort. L'obligation de tous les membres de la société de concourir à sa défense, condition nécessaire de la théorie politique qui fait de l'État la chose de tous et donne à tout homme une patrie, est universellement reconnue en Europe.

En Russie, les serfs, choisis arbitrairement pour le métier de soldats, servent vingt-cinq années, au bout desquelles ils ont, pour récompense, la qualité d'hommes libres et des emplois subalternes dans l'administration et surtout dans la police. L'armée est ainsi composée en grande majorité de vieux soldats. Elle coûte peu, parce que les denrées de première nécessité sont abondantes en Russie comme dans tous les pays neufs, et parce que les besoins d'un peuple de serfs sont bornés. On a calculé, en effet, qu'un fantassin anglais coûtait autant à entretenir que deux fantassins français, trois prussiens et dix russes. D'ailleurs, d'une portion de ces hommes voués pour leur vie au métier des armes, on a formé des colonies militaires qui, livrées à la culture, se nourrissent et s'entretiennent elles-mêmes, et sont prêtes comme les tribus cosaques à se lever en armes au premier signal.

Le système de la Prusse est tout différent. Tout homme y est, de droit, soldat pour toute sa vie. Mais le service dans l'armée active n'est que de cinq années. Les soldats en passent trois seulement en service actif sous les drapeaux, et les deux dernières en congé, en réserve, à la disposition du gouvernement, mais dans leurs foyers. Le sort désigne ceux qui doivent faire partie de l'armée; mais lorsque des jeunes gens de vingt à vingt-un ans paraissent n'avoir pas atteint tout le développement physique dont ils sont susceptibles, on les renvoie au tirage de l'année suivante, puis à un autre encore, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de vingt-cinq ans. Aucun remplacement n'est permis, et l'on a vu les fils mêmes du roi monter la garde comme soldats à la porte du palais de leur père. Seulement les volontaires qui s'arment et s'équipent eux-mêmes ne sont tenus qu'à une année de service dans les corps de tirailleurs et de chasseurs. Ainsi font les étudiants des Universités. La charge du service, par cette répartition égale sur tous, se trouve singulièrement allégée, et, pour la rendre encore moins onéreuse, les régiments sont cantonnés chacun dans un district spécial où il reste toujours et qui fournit à son recrutement; de sorte que les soldats ne s'éloignent pas de leur pays natal, de leurs foyers, de leurs intérêts ou de leurs travaux.

Au sortir de l'armée on entre pour sept ans dans la *landwehr* du premier ban, dont font partie, d'ailleurs, jusqu'à l'âge de trente-deux ans, tous les hommes propres à la guerre qui n'ont pas été incorporés dans l'armée de ligne. Ce premier ban de *landwehr* est une véritable armée de réserve, pourvue d'une organisation complète, qui diffère de celle de l'armée active en cela seulement, que l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie sont réunies dans les mêmes régiments, devenus ainsi des espèces de légions romaines. Elle est formée en divisions et entre avec l'armée de ligne dans l'organisation permanente des *corps d'armée*. Les divers corps dont elle est composée se rassemblent tous les ans, au printemps ou à l'automne, dans des camps de manœuvres, pour conserver leur

instruction et se former aux habitudes guerrières. Mais cette armée citoyenne, commandée par des officiers au choix desquels elle concourt, reste dans ses foyers, ne coûtant rien au trésor, sinon pendant le temps des manœuvres, et sauf 500,000 francs employés à l'entretien d'un état-major peu nombreux. Une seconde réserve, disponible aussi en temps de guerre, consiste dans la *landwehr* du second ban, formée des citoyens de trente-deux à quarante ans qui ont servi dans l'armée ou dans la *landwehr*, et présente encore, de l'avis des militaires les plus éclairés, toute la consistance d'une armée véritable. Tout cela fait un ensemble d'environ 600,000 hommes organisés, sans parler de la *landsturm*, ou levée en masse, composée de tous les autres citoyens valides de dix-sept à cinquante ans. A la fin de 1825 on comptait, au total, un million d'hommes exercés et soumis au service militaire. Pour obtenir ces immenses résultats, la Prusse n'a besoin d'avoir sur pied que 100,000 soldats, que 6,000 officiers, et ne dépense que 78 millions, quoique les officiers soient mieux payés que chez nous.

Le système adopté en France nous force, au contraire, à tenir toujours sur pied 330,000 hommes, et en cas de guerre nous n'avons pour renforcer cette armée que 130,000 hommes au plus, composés en partie des soldats en congé illimité, mais aussi en grande partie des conscrits qui n'ont pas été appelés sous les drapeaux, c'est-à-dire d'hommes tout à fait étrangers aux armes. Ainsi, avec 34 millions d'habitants, la France arrive péniblement et très-imparfaitement au pied de guerre de 500,000 hommes, que la Prusse peut atteindre avec sa population de 14 millions. Le mode de recrutement est cependant bien rigoureux. Lorsque des 300,000 conscrits environ dont se compose la classe de chaque année, on a retranché ceux qui sont dispensés du service pour cause d'exemption légale, pour défaut de taille, faiblesse physique ou infirmités, ceux qui restent soumis à la grande épreuve voient leurs destinées jetées aux chances d'une loterie qui n'offre pas un bon numéro sur deux. Au sortir de la salle du tirage les fortunes les plus diverses vont commencer pour eux. Les heureux, une moitié à peu près, rendus à l'indépendance, vont se livrer en paix et sans distraction aux travaux de leur état, aux plaisirs de la jeunesse, aux joies de la famille. Les autres quittent le foyer domestique pour errer de caserne en caserne dans des lieux où nulle affection ne les attend, interrompent leur carrière, compromettent tout leur avenir, perdent quelquefois tout leur bonheur, voient enfin leurs plus belles années vouées à une vie pauvre, dure, monotone. Arrachés à la juridiction tutélaire des lois civiles, ils subissent le despotisme nécessaire d'une discipline inexorable, le joug de l'obéissance passive et l'empire de rigoureux devoirs qui souvent révoltent la conscience. Dans cet isolement, plus de guide ou d'appui pour leur moralité, plus de secours dans leurs dénuements et leurs erreurs, et, à la moindre faute, de terribles châtiments qui les flétrissent lorsqu'ils ne leur arrachent pas la vie. Je ne parle pas des dangers de toute espèce qui les environnent, et parmi lesquels ceux du champ de bataille ne comptent pas, pour ainsi dire, voilés qu'ils sont par l'enthousiasme et entourés d'une auréole de gloire. Et quelle récompense? quelle indemnité de tant de sacrifices? aucune. Bien plus, cet homme dont on a ainsi dérangé toute l'existence, dès qu'on n'a plus un besoin présent de son service, on le renvoie chez lui sans solde, sans moyen de subsistance et d'entretien, et dans l'impossibilité d'entreprendre aucun état, puisqu'il est toujours soldat et peut, à tout moment, être rappelé sous les drapeaux.

Certes, cette répartition, par l'aveugle caprice du sort, de conditions si inégales entre elles, sans être injuste au fond, puisque tous en courent également la chance, est cependant d'une équité très-imparfaite et un peu barbare : le seul correctif à ce défaut est la faculté du remplacement, qui offre elle-même des inconvénients bien graves. D'abord elle choque l'égalité en donnant à la richesse le privilège d'exempter des devoirs personnels les plus pénibles. Est-il bien juste qu'une différence de quelques écus assure à l'un l'indépendance, impose à l'autre le sacrifice de sa jeunesse et peut-être de sa vie? D'ailleurs le remplacement altère le caractère national et civique de l'armée. La moralité très-inférieure des hommes qu'il appelle dans ses rangs y multiplie les méfaits, y porte la corruption, en bannit l'honneur, nerf de toute bonne armée, rend enfin nécessaire le maintien d'un régime pénal dont la barbarie choquante pour nos mœurs est une véritable cruauté à l'égard des autres soldats. En effet, tandis que sur cent quarante-deux jeunes soldats appelés par la loi il n'y a d'ordinaire qu'un condamné, il y en a un sur cinquante-neuf remplaçants. Le mal s'est accru surtout depuis que des sociétés de spéculateurs, ressuscitant sous des formes moins hideuses les infâmes rackets d'autrefois, se sont mis à accaparer dans tout le pays les hommes à vendre, pour en faire le commerce. Le projet de loi présenté en 1841 attaquait le mal dans sa racine en interdisant les compagnies de remplacement. La Chambre des Députés crut que c'était entraver l'exercice d'un droit. Le projet actuel, rédigé d'après l'avis d'une commission choisie dans les deux Chambres, cherche à atteindre indirectement le même but en exigeant pour chaque remplacement un contrat authentique et le versement du prix dans une caisse publique. Par là on gêne cette espèce de remplacement en masse qui s'opérait par l'intermédiaire des compagnies; on prévient aussi les fraudes trop fréquentes dont étaient victimes les rem-

plaçants; enfin, on leur procure pour leur pécule un placement sûr, qui est une garantie de moralité.

Une disposition plus importante de ce projet de loi est celle qui porte à huit ans au lieu de sept la durée du service militaire. Ces huit ans ne devant même courir que du mois de juillet, époque de l'arrivée sous les drapeaux du contingent de chaque année, c'est en réalité dix-huit mois de plus. Cette innovation est sans doute nécessaire pour donner quelque valeur à notre système d'organisation militaire, puisque l'on renonce définitivement au système des réserves à la prussienne. Ces huit ans de service mettent à la disposition du gouvernement huit contingents entiers. Or, chaque contingent annuel étant toujours supposé de 80,000 hommes, comme sur ces 80,000, déduction faite des hommes reconnus incapables, des exemptés et des conscrits destinés à la marine, il n'en arrive guère réellement que 65,000 à l'armée de terre; comme il faut encore en déduire les pertes éprouvées pendant la durée du service, les huit contingents réunis ne font pas plus de 450,000 hommes mis à la disposition du gouvernement. Ajoutez-y environ 90,000 hommes qui ne proviennent pas des appels, savoir, les officiers, la gendarmerie, les vétérans, les engagés, etc..., vous trouverez un effectif de 5 à 600,000 hommes pour le pied de guerre. On arriverait à 600,000 hommes complets en portant la durée du service à neuf ans pleins, comme il a été proposé dans la discussion à la Chambre des Pairs. Nous pensons, pour notre part, qu'il en faudra venir là afin d'assurer au système actuel son plein et entier effet; mais nous espérons qu'alors on trouvera le moyen d'indemniser les citoyens sur qui tombera une charge si lourde, soit par des avantages civils, soit, tout au moins par des honneurs et des marques de distinction, qui devraient être acquis de droit à tout homme ayant honorablement fourni son temps de service.

Un article du projet de gouvernement, que la Chambre des Pairs a repoussé et qui a été abandonné par le ministère de la Guerre, ordonnait que le contingent tout entier de chaque année serait appelé sous les drapeaux. L'établissement de cette règle avait pour but de faire que tous les hommes dont se compose la réserve eussent, avant d'y entrer, reçu pendant deux ou trois ans l'instruction militaire; de sorte qu'au moment où on les appellerait pour porter l'armée au pied de guerre, on trouvât en eux des soldats tout faits et non des conscrits qu'il faut dresser à grands frais presque sous le feu de l'ennemi, comme cela est arrivé en 1840. On a fermé les yeux sur les avantages de ce projet parce qu'il obligeait à ne garder les soldats d'infanterie que trois ans au service actif, ce qui ne permettrait pas, dit-on, de leur inculquer assez profondément l'esprit de corps et les laisserait trop citoyens. Le gouvernement conservera donc la faculté de laisser dans leurs foyers une partie des jeunes soldats de chaque contingent annuel, et de délivrer des congés illimités quand et à qui il voudra.

Napoléon avait rêvé pour la France une organisation militaire bien différente. Il voulait classer toute la population virile en plusieurs bans destinés à se lever successivement pour la défense du pays. Il espérait ainsi réduire considérablement le chiffre de l'armée permanente en augmentant dans une égale proportion la force défensive de la nation. L'armée devait, selon lui, devenir une sorte de haute école où tous auraient reçu, en quelque sorte, le baptême civique, et dans le sein de laquelle chacun aurait trouvé à continuer ses études, son apprentissage ou sa profession; l'organisation industrielle aurait marché avec l'organisation guerrière. Si quelque chose se rapproche de ces idées, c'est l'organisation de l'armée prussienne et non celle de notre force militaire.

Quelques mots, pour terminer, sur un point trop peu étudié jusqu'à présent. On s'est justement inquiété du tort que l'entretien des armées permanentes cause à la richesse, à l'industrie, à la civilisation d'un peuple, mais fort peu du préjudice qu'éprouvent souvent sans nécessité les citoyens privés, par le service militaire, de s'employer utilement pour eux et pour la société. Ce préjudice est grand, car ces hommes ne perdent pas seulement le temps consacré au service, mais leur aptitude au travail, leurs chances d'emploi et les années de leur vie les plus importantes pour se créer une carrière. Il est surtout injustifiable, puisqu'alors aucune compensation n'y est attachée, à l'égard des soldats qu'on renvoie chez eux en disponibilité, sans solde, sans moyens de subsistance assurés et dans une situation précaire qui ne leur permet pas de tirer bon parti d'eux-mêmes. L'application de l'armée aux travaux publics est un moyen tout à fait insuffisant pour corriger ce mal. D'ailleurs, assujettir à des travaux de manœuvres des hommes de conditions et d'aptitudes diverses, c'est changer leur service en esclavage. Il faut donc en venir à l'idée émise par Napoléon, d'établir au sein de l'armée des corporations de travailleurs, des ateliers pour toutes les branches de l'activité humaine, où soldats et officiers trouveraient l'emploi de leurs talents, de leur activité, de leurs facultés. Ce serait, tout en complétant l'organisation de l'armée, commencer par les moyens les plus avantageux cette organisation générale du travail qu'appellent aujourd'hui tous les esprits prévoyants et progressifs.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

PAUL MASGANA, ÉDITEUR,

42, GALERIE DE L'ODÉON.

ÉTRUSQUES, poésies par PHILIPPE BUSONI. 1 joli volume in-18.

- | | |
|---------------------------------|--------------------------------------|
| I. Octave. | Vincent de Paul. |
| II. Le Beau. | XX. Hymne à la Nuit. |
| III. Aux Réformateurs modernes. | XXI. A M. Ingres. |
| IV. Entre Pise et Florence. | XXII. Le Dôme. |
| V. La Vénus de Milo. | XXIII. Les Mages. |
| VI. En lisant Shakespeare. | XXIV. A la mémoire de Lafayette. |
| VII. Eros. | XXV. Le Vieillard de Saint-Mandé. |
| VIII. Mon Ame est sombre. | XXVI. A Clotilde. |
| IX. Les Martyrs. | XXVII. Monte-Pincio. |
| X. A S... | XXVIII. Portraits. |
| XI. Ignace de Loyola. | XXIX. <i>Dies Irae</i> . |
| XII. Démocratie. | XXX. Souvenir à Hérold. |
| XIII. Infancia. | XXXI. Pensées. |
| XIV. Sonnet sur Dante. | XXXII. Devant la fontaine Baudisia. |
| XV. L'Amitié. | XXXIII. Jeune Femme et jeu-ne Homme. |
| XVI. Pourquoi, mon Dieu. | XXXIV. Campo-Santo. |
| XVII. Laissons la Réverie. | XXXV. Epilogue. |
| XVIII. Myrto. | |
| XIX. Sur le portrait de saint | |

L'illustration rendra compte prochainement de ce charmant volume.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 55.

EN VENTE

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES, lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1856 à 1845; par M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie-Française, 2 vol. in-8. Prix : 45 fr.

TOME I. Notice sur la vie et les travaux de M. le comte SIEYÈS. — Id. ROEDERER. — Id. LIVINGSTON. — Id. TALLEYRAND. — Id. BROUSSAIS. — Id. MERLIN. — Id. DESTUTT DE TRACY. — Id. DAUNOU. — Id. RAYNOUARD.

TOME II. La Germanie au huitième et au neuvième siècle; sa conversion au christianisme et son introduction dans la société civilisée de l'Europe occidentale. — Essai sur la formation territoriale et politique de la France, depuis la fin du onzième siècle jusqu'à la fin du quinzième. — Établissement de la réforme religieuse et constitution du calvinisme à Genève. — Introduction à l'histoire de la succession d'Espagne, et tableau des négociations relatives à cette succession sous Louis XIV.

HISTOIRE ET DESCRIPTION NATURELLE DE LA COMMUNE DE MEUDON; par le docteur EUGÈNE ROBERT, membre des commissions scientifiques du Nord. 4 vol. in-8. 6 fr.

LE MÉNESTREL. — Le journal de musique *le Ménestrel* vient de publier deux nouvelles productions de M. A. THYS, qui méritent une mention toute spéciale : l'une, *la Perte du Village*, est une délicieuse chansonnette composée pour le talent plein de verve de madame Iweins d'Hennin; l'autre, d'un style plus élevé, est écrite pour M. Lac, et a pour titre : *C'est elle!* Ces deux nouvelles romances enrichiront la brillante collection du *Ménestrel*. *Fleur de l'Ame*, de VIMEUX, chantée par M. Tagliafico; *Etoile chérie et Rends-moi mon Ame*, chantées par MM. Roger et Poulletier; les dernières compositions de M. de BEAUPLAN: *Celui que j'aime et Je n'ai plus*; enfin les deux nouvelles romances de mademoiselle PUGET, qui ne tarderont pas à paraître, sont autant de titres qui, au point de vue du mérite musical, font du journal *le Ménestrel* une publication tout à fait hors de ligne.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 55.

SOUS PRESSE.

OEUVRES COMPLÈTES de BERNARD DE PALISSY, avec des notes. 4 vol. in-18. 5 fr. 50

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, contenant les éléments de toutes les connaissances humaines à l'usage de la jeunesse. 4 vol. grand in-18 compacte, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles.

MANUEL PRATIQUE DU JARDINAGE, ouvrage spécialement destiné aux amateurs d'horticulture, et contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour cultiver soi-même un jardin ou en diriger la culture; par COURTOIS GERARD, membre de la Société royale du Cercle général d'Horticulture, avec 15 planches. 4 vol. in-18. 2 fr. 50

Chez l'auteur, marchand grainier, fleuriste et pépiniériste, quai de la Mégisserie, 46.

PARIS-ORLÉANS, ou Parcours pittoresque du chemin de fer de Paris à Orléans, avec l'embranchement de Corbeil; publié sous les auspices de M. F. BARTHOLOMY, président du conseil d'administration du chemin de fer de Paris à Orléans.

Paysages, sites, monuments, aspects de localités, choisis parmi ce qu'il y a de plus remarquable sur tout le trajet; ouvrage illustré de lithographies à deux teintes, vignettes sur bois et culs-de-lampe, par CHAMPIN, et accompagné d'un texte explicatif intéressant toutes les communes et propriétés riveraines, par HIPPOLYTE HOSTEIN, collaborateur du grand ouvrage de l'*Italie-Audot*. 52 livraisons. Une livraison paraît tous les dimanches. Chaque livraison, dans le format quart de Jésus double, contient, sous une belle couverture, 4 pages de texte et une magnifique lithographie à deux teintes.

Prix de la livraison : En noir, 4 fr. — En couleur, 2 fr. — Chaque livraison séparée, en noir, 2 fr.

On souscrit dès à présent chez Colin et Comp., éditeurs, rue Chapon, 5; Paulin, rue de Seine, 55, où l'on peut se procurer GRATUITS une magnifique livraison-modèle.

THÉÂTRE DES JEUNES ÉLÈVES de M. COMTE, physicien du roi, directeur-propriétaire, passage Choiseul et rue Mon-signy.

Fenelon, ou le Bal et l'Incendie, charmant vaudeville en deux actes, remplit chaque soir le théâtre Comte. C'est une pièce que les mères de famille peuvent faire voir à leurs enfants, ainsi que toutes celles de ce théâtre, dont le but est tout moral.

PARIS, BUREAU CENTRAL, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

Quatre ans de Crédit.

RÉIMPRESSION DE L'ANCIEN MONITEUR, depuis la réunion des États-Généraux jusqu'au Consulat (mai 1789-novembre 1799). Edition complète, 32 vol. grand in-8 à 2 colonnes. 42 fr. 50 le volume.

Prix de la collection : 400 fr., payables 100 fr. comptant, 100 fr. aux 15 mars 1844, 1845 et 1846.

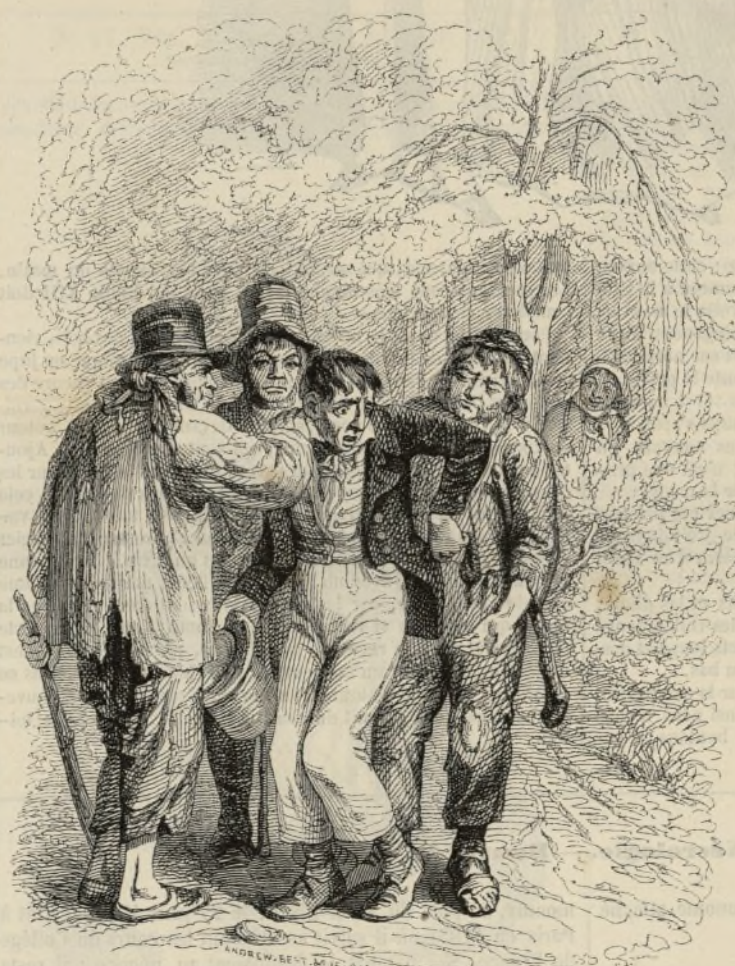
La réimpression de l'ancien *Moniteur* est divisée comme suit : L'Introduction au *Moniteur*. 4 vol. L'Assemblée constituante. 9 vol. L'Assemblée législative. 4 vol. La Convention nationale. 12 vol. Le Directoire exécutif. 4 vol. Tables. 2 vol. Les personnes qui ont déjà souscrit, mais qui n'ont pas encore

retiré tous les volumes, pourront s'entendre avec l'Administration pour recevoir de suite la collection entière, et jouir du crédit accordé. Celles qui préféreront ne prendre qu'un volume ou deux à la fois seront toujours libres de le faire. — Le volume de l'Introduction, pris séparément, coûte 20 fr.

Commencée il y a trois ans à peine, poursuivie avec un zèle persévérant et une constante régularité, la *réimpression de l'ancien Moniteur* est maintenant terminée. C'est en achevant rapidement leur livre que les éditeurs ont répondu aux personnes qui craignaient de voir une entreprise aussi importante arrêtée dans sa marche.

Le *Moniteur* de la Révolution n'est pas une œuvre littéraire d'un mérite plus ou moins incontestable, qui aujourd'hui occupe un rang élevé dans l'estime publique, et qui demain sera remplacée par une autre plus éminente ou plus populaire; c'est un monument national apprécié il y a vingt ans comme il l'est aujourd'hui, comme il le sera dans cinquante; c'est le miroir éclatant et vrai des vertus et des crimes, des héroïsmes et des lâchetés d'une génération qui a changé la face de l'Europe; c'est la source où tous les historiens passés sont allés puiser, où tous les historiens à venir puiseront encore, où tous les hommes sérieux doivent étudier la grande transformation politique et sociale de la fin du dix-huitième siècle. Aussi, il n'est pas une bibliothèque de quelque importance qui puisse se passer de cette collection, véritables archives publiques, où « les écrits restent fixes et ne varient pas selon le caprice de l'opinion; » et, grâce à la commodité du format de cette réimpression, grâce surtout aux facilités du paiement accordées aux souscripteurs, il n'est pas de bibliothèque, si modeste qu'elle soit, qui ne puisse posséder son *Moniteur*.

J.-J. DUBOCHET ET C^e, rue de Seine, 33.



Les deux Voyageurs. (Fable IV, livre I.)

LES

FABLES DE FLORIAN

illustrées

PAR J.-J. GRANDVILLE;

SUIVIES DES

Poèmes de Tobie et de Ruth

illustrés

PAR GÉRARD-SÉGUIN;

PRÉCÉDÉES

d'une Notice sur la Vie et les Ouvrages de Florian

PAR P.-J. STAHL.

1 volume grand in-8, magnifiquement imprimé, avec 100 grandes gravures tirées à part. 12 fr. 50 c.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL DU

Comptoir Central de la Librairie.

Géographie. — Voyages (suite).

GUIDE DU VOYAGEUR A CONSTANTINOPLE et dans ses environs; par G. LACROIX; avec un plan détaillé de Constantinople, gravé et colorié. 4 vol. petit in-8. (Bellizard, Dufour et Comp., éd.) 8 fr.

GUIDE DU VOYAGEUR A SAINT-PÉTERSBOURG. 4 joli vol. in-18 orné de 40 charmantes vignettes sur acier et du plan de cette capitale. (Bellizard, Dufour et Comp., éd.) 7 fr. 50

GUIDE DU VOYAGEUR EN SUISSE, avec une carte routière imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne de Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ADOLPHE JOANNE. 4 vol. grand in-18, contenant la matière de 6 forts vol. in-18 à 5 fr. 50 (Paulin, éd.) Broché, 40 fr. 50 c.; relié, 42 fr.

IRLANDE SOCIALE POLITIQUE ET RELIGIEUSE (I^{re}); par GUSTAVE DE BEAUMONT. 5^e édition. 2 vol. in-18. (Charles Gosselin, éd.) 7 fr.

LETTRES SUR L'AMÉRIQUE DU NORD; par MICHEL CHEVALIER. 4^e édition, revue, corrigée, augmentée de plusieurs chapitres et d'une table raisonnée des matières. 2 vol. in-8, ornés d'une carte d'Amérique. (Charles Gosselin, éd.) 46 fr.

PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT; par M. EUZÈBE DE SALLE. 2 vol. in-8. (Pagnerre, éd.) 45 fr.

RELATION DU SECOND VOYAGE FAIT A LA RECHERCHE D'UN PASSAGE AU NORD-OUEST; par sir JOHN ROSS, et de sa résidence dans les régions arctiques pendant les années 1829 à 1833, traduit par DEFAUCONPRET. 2 vol. grand in-8, cartes portraits et planches. (Bellizard, Dufour et Comp., éd.) 8 fr.

RELATION DU VOYAGE AU POLE SUD ET DANS L'Océanie, sur les CORVETTES L'ASTROLABE et LA ZÉLÉE, exécuté par ordre du roi pendant les années 1837, 1838, 1839 et 1840, sous le commandement de M. J. DUMONT D'URVILLE, capitaine de vaisseau. 10 vol. in-8, avec 40 cartes. (Gide, éd.) Prix de chaque volume. 5 fr.

SOUVENIR DE LA SICILE; par le comte DE FORBIN. 4 vol. in-8. avec une gravure. (Challamel, éd.) 5 fr.

VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS; par miss MARTINEAU; traduit de l'anglais par M. BENJAMIN LAROCHE. 2 forts. vol. in-8. (Pagnerre, éd.) 5 fr.

VOYAGE DANS LE LEVANT; par le comte DE FORBIN. 4 vol. in-8, avec un plan du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. (Challamel, éd.) 5 fr.

VOYAGE DANS LES RÉGENCES DE TUNIS ET D'ALGER, par PEYSSONNEL et DESFONTAINES, publié par M. DUREAU DE LAMALLE. 2 forts vol. in-8, avec 6 planches et une grande carte sur laquelle l'itinéraire des voyageurs est tracé. (Gide, éd.) 48 fr.

BEAUTIES OF HISTORY, for the use of youth. 4 vol. in-18. (Charles Hingray, éd.) 4 fr. 80

Modes.



Il y a des temps où la mode est simple et triste; cette année, elle voulait être brillante; on avait abordé franchement à la ville les couleurs claires, la soie lilas, bleue, rose, et voilà le mauvais temps qui a jeté un voile sombre sur toutes ces élégances. Ne se servira-t-on donc pas de l'ombrelle que vous voyez sur notre dessin? Et ce chapeau de crêpe rose si frais dont toute la grâce est due au talent de madame Alexandrine, ne pourra-t-il se montrer aux promenades du matin? Mais la rigueur du temps s'apaise.

Aux robes d'étoffes épaisses, on fait les corsages montant, un jabot, des manchettes, une écharpe algérienne; c'est une gracieuse toilette de ville, dont nous aimons à donner le modèle.

Pour les modes d'hommes, nous ne saurions louer ces paletots Twed qu'il nous faut subir, mais que nous avons le droit de trouver fort laids. Nous aimons mieux donner le dessin d'un habit d'Humann.

La fantaisie est aux carreaux pour les pantalons et les gilets; quant aux coupes, ce sont toujours les revers et les collets longs et aplatis; les basques longues et carrées; les gilets longs et descendant en pointe; les pantalons un peu larges du bas.

Le mauvais temps avait retardé les départs pour la campagne; aujourd'hui il se fait beaucoup de préparatifs; ainsi nous voyons des redingotes en coutil de fil, fermées par des boutons ou par

une passementerie, qui seront bien pour les courses du matin. Les corsages sont très-montants; un petit col Louis XIII doit compléter ce costume.

Pour le soir, après la promenade des champs ou des bois, viennent les robes de tarlatane à deux jupes formant tunique ou jupe seule garnie de deux hauts volants découpés. On fait encore des peignoirs blancs doublés de soie rose de Chine; une petite garniture à la vieille doit se poser sur les devants de la jupe, autour du corsage et des manches justes, qui sont demi-longues. Ajoutez à cette toilette négligée une pointe de dentelle posée sur les cheveux, avec un bouquet de côté ou deux choux de rubans, cela formera un ensemble gracieux. Il se fait aussi une grande variété de robes de barège, barège uni, barège à carreaux et à raies satinées, à corsages décolletés, et dessus un fichu à la paysanne qui vient s'attacher avec un bouquet de fleurs naturelles ou une épingle grand'mère, car les vieux bijoux sont aussi revenus: la mode, qui emporte si rapidement une innovation, la rapporte plus tard et nous la recevons avec faveur, parce que si voir est un plaisir, revoir est un bonheur. Et puis, nous trouvons dans ce capricieux mélange d'atours d'un siècle avec un autre des souvenirs sérieux qui ajoutent du charme à ces frivolités de la toilette.

Nécrologie. — Bouvard.

BOUVARD (Alexis), savant et laborieux astronome attaché



(Alexis Bouvard.)

à l'Observatoire de Paris, est né entre Sallanche et Cha-

mounix, au pied du Mont-Blanc, le 27 juin 1767. Il vint à Paris en 1783, où il suivit assidûment les cours du Collège de France. Ses parents le destinaient au négoce: il resta quelque temps incertain entre la chirurgie et les mathématiques; mais les mathématiques l'emportèrent, et il se livra avec passion à l'étude de l'astronomie. Admis provisoirement à l'Observatoire en 1793, nommé astronome adjoint en 1795, membre de l'Institut en 1803 et du bureau des Longitudes en 1804, il n'a cessé de rendre à la science les plus importants services. Bouvard a découvert huit comètes dont il a calculé les éléments paraboliques. En 1800, il partagea avec M. Burg un prix proposé par l'Institut sur les *moyens mouvements de la lune*; la collection des volumes intitulés: *Connaissances des Temps à l'usage des Astronomes et des Navigateurs*, contient un grand nombre d'articles qui lui sont dus; il travailla au grand ouvrage de la *Mécanique Céleste* dont l'auteur lui confia les détails et les calculs astronomiques. Il s'est félicité toute sa vie de cette glorieuse collaboration avec notre illustre Laplace. Bouvard obtint une mention honorable au concours décennal pour ses *nouvelles tables de Jupiter et de Saturne*, qu'il augmenta, en 1821, des *tables d'Uranus*. C'est ce que nous avons de plus précis sur cette planète, qui, depuis sa découverte en 1781, n'a pas encore terminé sa révolution (quatre-vingt-quatre ans). On lui doit de précieuses notes sur l'ouvrage de l'astronome arabe Ebn-Iounis et des *tables* du plus haut intérêt publiées chaque année dans l'*Annuaire* du Bureau des Longitudes. Nous aimons à consigner ici que Bouvard, qui soutint sa famille pauvre sans se lasser jamais, laisse dans le souvenir de ses nombreux amis la réputation du meilleur des hommes. Bouvard vient de mourir à Paris à l'âge de soixante-seize ans.

Amusements des sciences.

SOLUTION DE LA QUESTION PROPOSÉE DANS LE DERNIER NUMÉRO.

Le célèbre géomètre Euler est l'auteur de la solution représentée dans le tableau ci-dessous:

42	57	44	9	40	21	46	7
55	40	41	58	45	8	39	20
42	43	56	64	22	59	6	47
63	54	41	30	25	28	19	58
32	45	62	27	60	23	48	5
55	64	31	24	29	26	37	18
44	35	2	51	16	55	4	49
1	52	15	34	5	50	17	56

Ce qui distingue cette marche de la précédente, c'est que l'intervalle de la case 64 à la case 1 étant d'un saut de cavalier, on pourra le suivre dans un ordre direct ou rétrograde, en partant de l'une quelconque des cases de l'échiquier. Ainsi, par exemple, on pourra commencer à la case marquée 22, et aller à 23, à 24, à 25, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on revienne à 21 en passant par 64 et par 1; ou bien encore on pourra suivre l'ordre 22, 21, 20, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à 25, en passant par 64 et par 1.

Nous ferons connaître d'autres solutions dans notre prochain numéro.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUDRE.

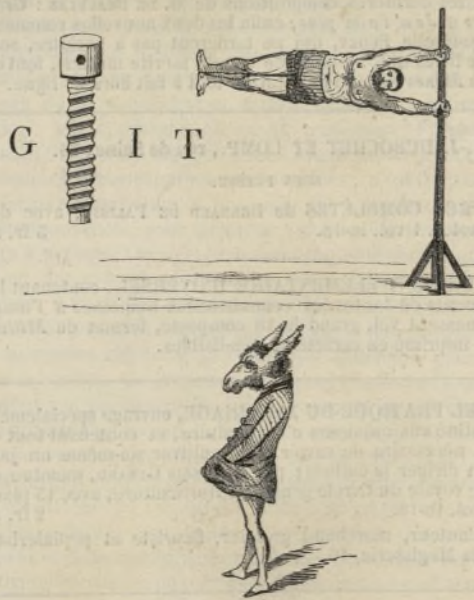
I. Un charpentier a une pièce de bois triangulaire, et voulant en tirer le meilleur parti, il cherche le moyen d'y couper la plus grande table quadrangulaire rectangle possible. Comment doit-il s'y prendre?

II. Trouver deux nombres dont les carrés ajoutés ensemble forment un autre carré.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

L'on verra, dans un petit espace d'années, les chemins de fer traverser le pays dans tous les sens.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.